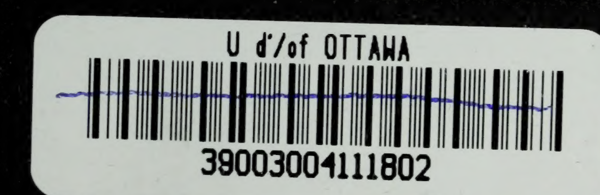


15-9-65

fr

Il a été tiré de cet ouvrage :

50 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Lafuma, à Voiron, numérotés 1 à 50.

CORRESPONDANCES
APOCRYPHES

DU MÊME AUTEUR :

La Fissure, roman (Bloud et Gay).

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en **1923**.

LOUIS MARTIN-CHAUFFIER

CORRESPONDANCES APOCRYPHES

MADAME DE VANDEUL ET DIDEROT,
CHODERLOS DE LACLOS, FLAUBERT,
BARBEY D'AUREVILLY, M. PROUST,
ANATOLE FRANCE, CHARLES MAURRAS,
CHATEAUBRIAND, MAURICE BARRÈS,
MADAME DE NOAILLES, J. GIRAUDOUX.

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE - 6e



A MA FEMME

CORRESPONDANCES APOCRYPHES

PRÉFACE

Un bel ouvrage tombe entre mes mains ; c'est un premier ouvrage ; l'auteur ne s'est pas encore fait un grand nom, il n'a rien qui prévienne en sa faveur. Un jour viendra sans doute où il relira ces pages avec un sourire de pitié gênée, le sourire de l'homme de cinquante ans qui relit de vieilles lettres. Fumées imaginaires, mais ces fumées, ces imaginations sont charmantes.

Un de mes amis m'avait dit : « Vous

devriez aller chez lui. Il ne sort pas, c'est un ours ; mais il vous recevra bien. »

Dans les premiers jours de juillet, j'allai voir M. Martin-Chauffier. Sous un ciel embrasé et blanc, un ciel de soleil fondu, le pavé du roi, comme on l'appelle encore, déroulait son interminable chaussée, bordée d'ormes rachitiques et de bornes monumentales. De distance en distance, le long des fossés à l'herbe rase et roussie, une borne de pierre, une croix de fer commémorative marquaient la place où un tel, maraîcher de tel endroit, en Seine-et-Oise, rentrant des halles de Paris, était mort, écrasé par les roues de sa charrette. Fatigue ou boisson, quelquefois les deux, murmurai-je...

Le pavé du roi franchi, je m'engageai sur un de ces innombrables chemins

de campagne, tout brûlants et craquants de poussière entassée, qui s'entre-croisaient à perte de vue dans ces champs de seigle et de blé, ébloui et papillotant sous le soleil. L'air flambait. Tout à l'entrée du village, un très ancien logis, avec ses murs blanchis à neuf, ses persiennes fraîches peintes, se dressait, étroit et bas, après une petite cour, toute fleurie et rougeoyante d'une énorme corbeille de géraniums. Une vieille femme m'introduisit. Martin-Chauffier était seul à écrire dans son cabinet. Je fus frappé, en le voyant, de son attitude infirme ; il était juché sur un fauteuil de travail de hauteur ordinaire d'où ses pieds ne touchaient pas la terre et pendaient à quatre pouces de distance : ses jambes étaient fort courtes, ses épaules hautes et la droite très grosse,

sa tête énorme et son nez long et pointu, ses manières pleines de la meilleure grâce du monde. Il me fit asseoir et me prit les mains. Il me demanda des nouvelles de mes romans, me parla de quelques amis communs. Puis il causa pendant un quart d'heure de choses littéraires avec une grande élévation d'esprit, clair, simple, élégant et spirituel, quoique sans sourire une seule fois. Puis, comme je lui parlai de ses *Correspondances apocryphes*, il me dit : « Je crains qu'elles ne me fassent beaucoup d'ennemis. » — « Oui, répondis-je, vous aurez vos ennemis ; mais qui n'a pas les siens? Moi qui vous parle, est-ce que je ne suis pas déchiré, vendu, trahi, conspué, sifflé, raillé, insulté, déchiré? Est-ce qu'on n'a pas parodié mes livres et travesti mes actions? Mais qu'est-ce que tout cela

me fait? Je dédaigne. C'est une des choses les plus difficiles et les plus nécessaires de la vie que d'apprendre à dédaigner. Le dédain protège et écrase. Ayez la sérénité dans votre esprit comme vous avez la limpidité dans votre vie. Soyez artiste, soyez joyeux, soyez dédaigneux, soyez fort. »

Il hocha la tête tristement :

« Cela vous est facile à dire, à vous, Pierre Benoît. Moi, je suis faible. Oh! je me connais bien. Je sais mes limites. J'ai un certain talent pour écrire, mais je sais jusqu'où il va. J'ai une certaine justesse dans l'esprit, mais je sais jusqu'où elle va. Je me fatigue vite. Je suis mou, irrésolu, hésitant. La force, mais c'est précisément ce qui me manque! Or, le dédain est une des formes de la force. »

Il resta un moment pensif, puis ajouta, cette fois avec un sourire :

— C'est égal, vous m'avez fait du bien. La sérénité est contagieuse. Oh ! si je pouvais en venir à porter mes ennemis comme vous portez les vôtres.

En ce moment, la porte s'ouvrit, deux personnes entrèrent, l'abbé Brémond, je crois, et Charles Maurras. Je me levai.

— Vous vous en allez déjà? me dit-il.

Il me conduisit par le corridor jusqu'à l'escalier. Comme j'étais en bas, près de sortir dans la cour, j'entendis sa voix qui disait :

— A bientôt, n'est-ce pas?

Je levai les yeux. Il avait descendu un étage, et il me disait doucement adieu avec un sourire.

*
* *

On se plaint, et depuis assez de temps, qu'il ne s'élève point, dans les champs de l'imagination et de l'invention proprement dite, de talent nouveau de premier ordre, qui prenne aussitôt son rang et se fasse reconnaître à des signes éclatants, incontestables. Sans avoir l'outrecuidance de protester contre de tels propos, ce qui, sous ma plume, prenprait l'allure d'un plaidoyer *pro domo*, je pense qu'on ne saurait faire entendre cette plainte dans le monde de la critique. Il se peut bien que le temps des génies soit passé ; mais, en revanche, est-ce une illusion, est-ce un effet de la perspective trop courte? Il me semble qu'il y a beaucoup d'esprits intéressants

et singuliers, et cela justement, parce qu'ils sont tard venus.

Le procédé critique de M. Martin-Chauffier témoigne d'un don singulier et d'une espèce de génie. Il se dissimule derrière les maîtres qu'il étudie, il les démonte, et leur manière et leur méthode, et leurs procédés, il pénètre au fond de leur esprit le plus secret ; puis, les ayant saisis, il recompose leur art et les fait vivre devant nous. Il est assez difficile de caractériser par un terme précis ce genre d'imitation. Il n'y a ni plagiat, ni pastiche, ni emprunt. Tout au plus pourrait-on y voir une sorte de parodie, infiniment discrète et presque impénétrable. Il y faut une virtuosité, qui nous émerveille ici à force d'aisance et de réussite, une culture surprenante qu'on s'étonne de voir

à la fois si raffinée dans sa recherche et si modeste dans son usage. Et quel trésor de rire, quelle jolie gaieté, quelle aimable moquerie ! Pas d'esprit de « mots », mais un comique de verve, d'imagination, de caractères même. J'avais remarqué dans son livre quelques faiblesses, qui suffisaient à le déparer ; je me permis timidement de les lui faire remarquer. J'avais tort de manquer d'audace. Je n'ai jamais connu personne qui fût plus galant homme que lui à recevoir les critiques sur ses ouvrages. La même justesse d'esprit qui lui fait écrire de belles choses lui fait appréhender qu'elles ne le soient pas assez pour mériter d'être lues. Plusieurs fois, il m'envoya des manuscrits que je lui retournai avec des notes marginales comme celles-ci : détestable, style

de portier, etc. Jamais ces critiques n'altérèrent nos relations.

Le public peut douter, après cela, de l'originalité d'un esprit si ingénieux et l'attendre avec ironie à son premier roman (1). Il m'a fait la faveur de m'en permettre la lecture. J'en atteste les dieux immortels, si on lui fait moins bon accueil qu'à *l'Atlantide*, je vais me jeter dans la Seine, préférant mourir à la fleur de l'âge, plutôt que de continuer à vivre au milieu de pareils barbares.

Pierre BENOIT.

(1) Ce roman a paru depuis le temps que j'écrivais ces quelques pages. Plutôt que de me jeter dans la Seine, je fais confiance à la postérité. — P. B.

RÉFLEXIONS SUR L'ART DU PASTICHE

Un méchant ouvrier peut louer sans être vaniteux, non sans paraître ridicule, un art qu'il estime haut et qu'il pratique avec plus d'amour que de succès. Il me semble même voir dans cet éloge qu'il fait une marque d'humilité ; l'ouvrage du bonhomme paraîtra d'autant plus médiocre que l'art sera plus grand et son excellence plus rare. Outre qu'on le traitera de radoteur, qui vante le mérite et ne sait l'acquérir. Et de sot, qui pense se faire valoir, sans découvrir qu'il se rabaisse.

Et l'on n'a point si tort de le mal juger sur ces propos. Car les sots en tiennent de pareils, qui cherchent à se faire priser, en disant : « Moi qui fais des statues de quinze pieds de

haut, n'ai-je pas sujet de mépriser ce misérable orfèvre, dont les plus grandes pièces mesurent quelques pouces? » Sans doute, on peut voir quelque différence entre l'excellence d'un art et la dimension des ouvrages qu'il inspire. Mais, au regard du public, elle est toute à l'avantage du grandiose sur l'exquis ; et un lourd fabricant de colosses de marbre se verra préféré au génial ciseleur qui déroule aux flancs d'un beau vase une ronde bondissante de faunes et de nymphes. Non que le public manque de goût, — je n'en médirai pas, — il manque d'attention, et veut être frappé, attiré, retenu ; dès lors intéressé, il s'applique à bien juger, je veux croire qu'il y réussit, mais, lui montrât-on la plus grande horreur, il la trouvera imposante, que l'on aura d'abord imposée à sa vue.

Mon ouvrier ne plaira pas aux gens de goût, qui, n'ayant pas besoin pour l'admirer qu'on prône devant eux un art, prendront la flamme de la passion pour un enthousiasme indiscret ou une vanité grossièrement dissimulée ; car

des accents convaincus, s'ils ne visent pas à convaincre, mais à exprimer l'ardeur dont on brûle, paraissent menteurs ou stupides. Un amant possédé s'écrie : « Ah ! que la Gioconda est aimable ! » Cela ne fait question pour personne. Chacun sait que la Gioconda est la plus aimable des femmes. Qu'a-t-il besoin de le clamer? Croit-il en avoir fait la découverte? Ou veut-il, contre toute apparence, insinuer qu'il en est aimé?... Il l'aime sans espoir, elle lui refuse ses faveurs, il ne les connaîtra jamais et pourtant se fait son esclave : son cri n'est-il pas le plus humble, le plus désintéressé, le plus beau? Ne vaut-il pas d'être lancé?

La même erreur excitera l'admiration du peuple. Si mon ouvrier ne cesse d'affirmer : « Quel art merveilleux que le mien », le peuple entendra faussement : « Quel artiste merveilleux je suis ! » et l'on se disputera ses ouvrages. Ce qui n'est point fait pour les rehausser dans l'estime des gens de goût, étant entendu que l'artiste le plus achalandé est en même temps, et pour cela, le plus vulgaire. Ainsi, en défini-

tive, ses aveux émouvants n'auront d'autre résultat que de le faire vendre, sans que l'art qu'il pratique ni sa propre réputation y aient rien gagné que le suffrage du commun. Et nul ne connaîtra son âme délicate, dont l'exaltation et l'humilité seront à jamais voilées sous des propos mal entendus dont le sens courant les aura trahies.

Ainsi, au risque de me faire sévèrement traiter, j'entreprends, dans les pages liminaires de ce mauvais recueil, un éloge du pastiche. Je ne voudrais pas dire, mettant ma pauvreté sur le compte d'un genre indigent : « Que vouliez-vous que je fisse? J'en ai tiré tout le possible. On ne pouvait mieux faire. » En présentant ces feuilles au public, je me frappe la poitrine, et m'accuse : « Voilà ce que j'ai fait. Imaginez la merveille qu'un plus habile aurait su tirer d'une si riche matière. » Le mépris de son art et la vanité de son talent stupéfieraient l'esprit, quand la beauté de l'entreprise et l'humble orgueil de mieux faire sont ses deux ailes magnifiques.

Les bonnes gens, auteurs ou critiques, qui sourient du pastiche et le tiennent pour un art inférieur ou un simple divertissement, ne sont ni très informés de leur métier, ni très clairvoyants sur eux-mêmes. Avoir un style original, c'est à quoi ils s'efforcent, mais leur conception du style original est d'une candeur admirable ; cela veut dire : ne pas écrire comme tout le monde, voire : n'écrire comme personne. Et de se tracasser l'esprit pour violer la syntaxe d'une manière inédite, inventer, sans souci des règles du langage et de sa formation, quelque néologisme épouvantable mais frappant, détourner avec perfidie un mot bien connu de son sens courant, et surprendre le lecteur par cette diversion plaisante et calculée. Ils sont originaux, parbleu, nul n'écrivit ainsi ; ils n'oublient que d'avoir du style. Si le style est la traduction exacte et correcte d'une pensée claire, — définition qui vaut, je pense, pour la prose, — il ne s'agit pour se faire reconnaître, que d'avoir l'esprit original et net, et de posséder un instrument assez

souple, assez riche et assez puissant pour épouser tous les contours d'une pensée qui peut être aussi subtile qu'elle doit être bien formée, accuser encore ses lignes heureuses sans en détruire l'harmonie ni sans en rien dissimuler, régler savamment les jeux de lumière et d'ombre qui en soulignent le caractère personnel, et la parer enfin, non comme un ornement brillant, artificiel et plaqué (qui serait, enrichi de joyaux, un costume à la mode du temps, et périrait avec elle), mais comme les couleurs de la vie qui viennent réchauffer une blanche statue, gonfler son sein, et la précipiter, rougissante et nue, dans les bras de l'heureux Pygmalion qui lui donna sa forme.

Concevoir une idée nouvelle n'est pas chose aisée, quand on vient si tard. Mais penser avec nouveauté est une richesse inépuisable ; assembler des associations justes et imprévues, nouer ou découvrir des rapports jusqu'aujourd'hui secrets, retourner sous toutes ses faces un objet dont la lumière de

l'esprit n'avait fait étinceler que le côté le plus brillant, voilà bien des jeux infinis. Cela ne se fait pas sans peine ; et l'esprit tout nu qui veut être original risque fort de demeurer coi, ou d'exprimer obscurément des vérités premières qu'il n'a pas reconnues ; et l'esprit cultivé qui veut fuir la redite et ne fait qu'y songer, cherchant l'original ne trouve que l'étrange. Ce n'est pas en fuyant les sentiers battus qu'on arrive sûrement au but, ni que l'on se fait suivre ; mieux vaut, pour être entendu, marteler la grand'route sèche, et tirer du vieux sol, en le frappant à sa façon, des résonances inconnues. Ce n'est pas commode, parbleu ; nous n'écrivons pas pour nous divertir, mais croyant avoir quelque chose à dire, pour le dire, à tout prix, comme nous le sentons.

Je ne crois pas qu'un véritable écrivain ait rien à perdre s'il s'amuse à faire des pastiches. A la condition qu'il choisisse ses modèles et fasse de son jeu un exercice de métier et non une bouffonnerie. Et je veux dire de francs pas-

tiches. Les pastiches inavoués, nous les trouvons partout. Sans parler des disciples avérés, lesquels empruntent surtout aux maîtres leurs tics et leurs ficelles, leurs défauts les plus éclatants et leur composition, voire leurs sujets, et sont plutôt les membres du conseil d'administration d'une société d'exploitation minière dont le filon est épuisé, ou d'un consortium réuni pour régler une liquidation après décès. Ni des lettrés qui, nourris de la pensée d'un écrivain illustre dans le genre auquel ils se consacrent, abandonnent leur propre curiosité, leur vision individuelle, et ne sont que la réédition (appliquée à de nouveaux sujets, enrichie ou appauvrie, selon la qualité des deux esprits fraternels, et selon l'augmentation ou la diminution de la manière objective qu'ils saisissent) d'un tour d'intelligence qui déterminera, par une réaction naturelle, la résurrection d'une forme de style, au moins d'une substance de style. Tel jeune romancier contemporain dont le tempérament a reçu une certaine déviation (un certain

redressement) de l'influence éprouvée d'abord, puis recherchée, de Sénèque ; tel autre, d'une génération plus ancienne, qui, sans Balzac (dont il ne fit d'ailleurs que son professeur, son initiateur, non son animateur ni son modèle, ayant toute la puissance qu'il faut pour être original et créateur), aurait écrit, non des romans, mais des livres de psychologie, et siégerait aujourd'hui sans doute, plutôt qu'à l'Académie française, à l'Académie de médecine et à celle des sciences morales ; tel critique, lequel, si Sainte-Beuve ne lui avait mâché les idées, n'en aurait pas eu du tout : ne sont-ils pas des pasticheurs de caractère, de métier profond, d'intelligence? Et non méprisables ; ils ne répètent pas, ils créent du nouveau avec de l'ancien, ils vivent d'une vie propre ; mais ce nouveau eût été moins riche, mais cette vie moins abondante, moins affinée, que l'assimilation, naturelle ou volontaire, n'eût pas d'abord excités, dirigés, nourris.

Mieux encore. Un classique conçoit un ouvrage dramatique ; il l'enfermera, durant sa

conception même, dans les règles de la tragédie, il le concevra autrement qu'il ne l'eût fait, deux siècles plus tard ; non seulement sa forme, son art, sa pensée même se modèleront sur un genre nettement défini ; pour son bien, s'il a du génie que la difficulté exalte, pour son malheur, si le petit souffle qu'il a, impuissant à briser ce cadre rigide, s'éteint sans bruit sur ses lèvres ; sa mauvaise tragédie aurait peut-être été une bonne nouvelle. Pastiche encore, non d'un auteur, d'un genre. Tous ceux qui se soumettent à des règles de composition, voire au mouvement d'une époque (la leur ou une autre, qu'importe : romantiques en 1830, classiques en 1923), qui chantent les beaux élans de la sensibilité, ou prêchent la vertu d'une sage raison, n'est-ce pas encore du pastiche qu'ils font ? Nul ne songe à les en blâmer. Et l'on a bien raison.

La connaissance approfondie des artistes qui ont excellé dans leur métier devrait être le premier travail d'un jeune ouvrier plein d'espoirs. On n'en apprend les règles néces-

saires qu'en découvrant l'usage qu'en ont su faire les maîtres ; et leur personnalité ne doit pas vous frapper directement, mais comme une illustration de la vertu des principes suivis, une preuve que leur rigueur n'exclut pas la diversité ; comme un enseignement enfin des moyens d'être original en demeurant discipliné. Ce n'est qu'en refaisant leur travail qu'on en pénètre le fin. Le fin, non seulement du style, mais de la pensée même ; car ce n'est pas assez que de découvrir et de parodier des formes de langage particulières et préférées, si l'on ne va chercher, par delà le travail de l'écrivain, les raisons de ce choix ou de cette préférence. Tous ceux qui ont su écrire n'ont fait que modeler exactement l'expression sur une impression de prix. Si l'on retrouve l'impression dans sa nuance originale, et le jeu même de l'esprit, on reproduira sans effort son expression naturelle qui ne pouvait pas être différente. Ainsi le pastiche est mieux qu'une adresse de virtuose ou une distraction de lettré, un essai de critique intrinsèque

et qui peut être, s'il est réussi, la plus pénétrante de toutes. Il est, mieux que cela, un gain spirituel ; si c'est de soi, sur son propre fond qu'on vit, on a besoin de l'étranger pour l'exploiter et sortir toutes ses richesses ; si Aristote n'avait pas écrit, tel scolastique de nos jours n'eût pas fait jaillir de sa propre pensée telle vue neuve pour la découverte (non pour la formation) de laquelle Aristote lui a prêté son aide. Il n'est pas inutile à un esprit, pour donner son plein rendement, d'avoir pénétré, de s'être assimilé les différents modes de concevoir qui ont été vraiment féconds. Et sans doute, tous ces bénéfices, le pastiche n'est pas le seul moyen de se les procurer ; il en est le plus sûr, et le plus varié, à cause de l'attention profonde et multiple qu'il exige, et qui est la condition même de sa réussite.

Aussi, ne faut-il voir, dans les pages qui suivent, qu'un témoignage, un essai de critique, un exercice de métier. Elles prouvent abondamment par leur médiocrité la difficulté

d'un genre auquel on peut s'appliquer avec soin sans grand succès. Elles ont été rassemblées, mais non composées pour la distraction du lecteur. L'auteur y a pris du plaisir, mais il n'y a rien mis (sauf une addition franchement bouffonne, que je laisse aux curieux le soin de découvrir) qui prétende à faire rire. Il l'avoue en toute innocence ; quand on se gaussera à la lecture, c'est de lui qu'on rira, de sa maladresse, de ses excès involontaires, non des auteurs qu'il voudrait imiter, et qu'il a déformés, faute de pénétration. Il a même pris soin, pour rendre son dessein plus visible, de choisir pour sa galerie, au lieu des écrivains qui offrent par leur style, par le genre de leurs sujets, par le tour de leur esprit, de joyeux et faciles prétextes à l'humour ingénieux, ceux dont l'art lui plaît davantage, afin d'en pénétrer, dans sa mesure, le secret, et de s'enrichir sans trop se gâter. On ne pastiche utilement, avec quelque chance de réussir dans son essai, que deux classes d'auteurs. Ou bien ses maîtres, ceux avec qui l'on se sent en parenté de cousin

pauvre, et à qui l'on demande timidement d'exposer les magiques combinaisons, les magnifiques jeux, le bel usage qu'ils ont fait de ces qualités dont on sent en soi s'agiter les sœurs chétives et disgraciées. Ou bien ceux dont l'art admirable est si distant de votre goût, que jamais, sans cette application minutieuse, on n'en recevrait les leçons, celles du moins qui sont assimilables.

Et pour le danger qu'on peut voir dans ces imitations je répondrai ceci. Si l'on a quelque chose à dire, on le dira toujours à sa façon. Cette façon ne peut que gagner à être polie et assouplie par un usage approfondi de ceux qui, avant nous, ont su dire autre chose. Et si même Damis craignait, en me suivant, d'écrire comme Laclos, Barrès ou Marcel Proust, il aurait tort de s'effrayer ; le pis serait qu'il continuât d'écrire comme Damis.

LETTRE
DE MADAME DE VANDEUL
A SON PÈRE
ET RÉPONSE DE DIDEROT

AVANT-PROPOS

M. Fortunat Strowski a publié, dans *le Temps* du 21 décembre 1913, d'où M. Albert Cim l'a exhumée l'an dernier, une lettre que Diderot écrivit à sa fille, quand elle épousa M. de Vandeul. C'est moins une lettre qu'une série de conseils propres à soutenir la vertu et à assurer le bonheur d'une jeune épouse. M. Cim pense, avec raison, que ces feuillets qui nous sont conservés, propres, jaunis, et soigneusement pliés, furent souvent relus par Mme de Vandeul, dont on connaît assez le culte qu'elle vouait à son père. On pouvait croire — et

rien dans l'histoire littéraire ne nous permettait jusqu'ici d'en douter — que les paroles vertueuses de ce bon père de famille portèrent leur fruit, et que la jeune femme, à en suivre les leçons, trouva son avantage.

Durant l'automne de 1917, j'attendais à Sarcicourt (Haute-Marne) que le groupe d'artillerie où je servais repartît pour le front. J'avais lié connaissance avec quelques officiers du G. Q. G. américain, alors installé à Chaumont. Un d'eux, John W. Harrison, qui se disait ingénieur, et dont j'ai su depuis qu'il vendait, dans les foires du Massachussets, des boutons à pression et autres accessoires de toilette, m'adressait souvent, par exprès, un résumé fort long de ses états d'âme, qui étaient simples, mal exprimés, mais qui lui paraissaient curieux, depuis qu'il habitait le pays de l'analyse morale. Un soir, je fus surpris de recevoir une lettre de lui, écrite sur un grand papier filigrané, qui était un feuillet déchiré de quelque cahier ancien. Au haut de cette page, deux lignes d'une écriture

du dix-huitième siècle avaient été barrées par mon Américain. En tâchant de les lire, sous la rature, quelle ne fut pas mon émotion quand je déchiffrai la signature : *ton père, Diderot.* Je ne fis qu'un bond jusqu'à Chaumont, où je trouvai John W. Harrison, allongé dans un vaste fauteuil, les pieds sur la cheminée, fumant un gros cigare, ses bottes d'un côté, de l'autre, sur une chaise, un grand verre de cocktail, et tout occupé à se perfectionner dans la connaissance du français en lisant *la Princesse de Clèves.* J'osai troubler sa quiétude, je lui demandai sans ambages ce qu'il avait fait du texte mutilé, et comment il s'était procuré un manuscrit si précieux. Il grogna beaucoup, prit du temps, poursuivit lentement sa recherche, et finit par découvrir sur la cheminée même, à portée de ses pieds, un cahier d'une vingtaine de feuillets, dans lequel il faisait sécher des photographies. J'en pris sur-le-champ connaissance ; c'était, de la main même de Diderot, la copie de deux lettres, l'une que lui avait adressée sa fille, et l'autre

qui était sa propre réponse. Mon Harrison, qui habitait chez l'archiviste (lequel avait été tué), en fouillant dans la bibliothèque, avait trouvé ce document, qui lui parut propre à divers usages. Je le restituai à l'hôtesse, après en avoir pris copie. C'est ce texte que j'offre aujourd'hui au public. On y verra qu'un sentiment filial, extrême dans son attachement, peut aveugler une femme de beaucoup d'esprit, et qu'une épouse soucieuse du bien de son foyer ne doit pas tant s'inquiéter d'acquérir toutes les vertus que de veiller sur leur usage.

Madame de Vandeul à Denis Diderot.

Vous savez, mon père, avec quelle piété je conserve, avec quelle fidélité je lis et relis sans cesse cette lettre que l'amour paternel vous dicta, au moment que je me mariai, et dont mon respect filial s'efforça jusqu'ici de suivre les conseils. Hélas! faut-il donc croire que j'en aie mal entendu les propos, ou que, malgré mon application, je n'en aie point tiré tout le parti que j'aurais dû? J'ai différé jusqu'à ce jour de vous faire un aveu qui coûte à ma dignité d'épouse, à mon orgueil de femme, à mon scrupule de fille. Je vous voyais

plein de confiance dans ma tranquillité, satisfait de m'imaginer pratiquant des vertus domestiques dont vous m'aviez fait vénérer les obligations et connaître l'usage. Je paraissais à vos yeux payée de tous mes soins par l'exercice même et l'heureuse réussite de ces nobles fonctions, jouissant de la félicité que procure un amour partagé, chérie d'un époux que je chérissais. Et je devais tant de bonheur à l'affection attentive d'un père qui m'avait préparé au rôle sublime d'épouse, et qui, au lendemain de mes noces, alors que sa mission accomplie, il pouvait se croire dégagé de tous ses devoirs, dans le temps qu'il résignait son autorité, ne laissait pas de prolonger l'effet de sa sollicitude et réclamait encore la permission de conseiller, quand il avait perdu le droit

de commander. Pouvais-je sans égoïsme détruire l'édifice de votre contentement, fondé sur l'assurance où vous étiez du mien, remplir de tristesse ce cœur que je voudrais, au prix de mon repos, protéger du moindre souci? Ah! ne m'en veuillez pas, si je m'y décide aujourd'hui; je sens mon cœur près d'éclater, il faut qu'il répande au dehors l'excès de sa détresse. En qui pourrais-je m'épancher, dans une conjecture où mon bonheur et ma vie même sont en jeu, dont l'aide soit plus efficace, la compassion plus sincère, et le conseil plus éclairé qu'en celui auquel je dois l'existence et le peu que je vaux?

Mon père, M. de Vandeul me trompe! Il a cessé de m'aimer! Après trois ans de mariage, il n'éprouve plus pour son foyer que de la répulsion et de l'ennui.

Moi seule en suis la cause. Voilà ce qui m'accable.

Comment l'ai-je amené à cette extrémité? En vous obéissant avec plus de fidélité que de jugement, en suivant vos conseils sans en bien pénétrer le sens! Les paroles de mon père sont tellement sacrées que j'eusse craint, si je les interprétais, d'en altérer l'esprit. Je n'étais point sotte, et vous le saviez; mais l'aveuglement volontaire qu'un respect mal compris m'imposa a trahi vos intentions, et me voici fort mal en point.

Vous me disiez qu'une femme qui sait garder le maintien décent d'une fille se respecte et se fait respecter. Cela est vrai; cela ne l'est que trop. Je me suis faite si respectable que M. de Vandeul, dont le cœur est tendre et le tempéra-

ment de feu, n'a point osé se montrer à moi dans son naturel de peur de choquer une femme d'une vertu si délicate. Cette pétulance dont vous souriiez, ces saillies où vous vouliez bien reconnaître la marque d'un esprit assez prompt, je les ai étouffées, pensant qu'une telle vivacité, plaisante chez une jeune fille, ne saurait s'accorder avec la dignité de l'épouse. On ne dompte pas bien son caractère, et l'on va d'un excès à l'autre. En m'imposant une apparence si contraire à mes vrais sentiments, je n'ai point su borner ma dissimulation, ni me montrer à mon époux comme une femme que sa vertu ne détourne pas de goûter toutes les protestations d'un amour légitime et d'y répondre avec la même flamme. M. de Vandeul a pris pour de la froideur, ce

qui n'était que de la réserve, dont l'excès était maladroit, mais le soutien fragile. Il s'est cru délicat en n'insistant guère, il a porté son ardeur vers des beautés qui lui promettaient une victoire plus facile et une récompense plus prompte.

L'estime que je lui témoignais, dans mon ignorance et sans mesure, puisque vous me le recommandiez, a bien, comme vous l'imaginiez, éloigné de moi les femmes sans mœurs. Elle ne les a point de même éloignées de lui. Au contraire, cette estime où je le tenais, en les faisant douter de ma clairvoyance, accrut leur audace, et hâta mon abandon. L'austérité de ma demeure, la gravité des gens que j'y recevais, les pensées élevées que l'on échangeait dans la compagnie dont je m'étais entourée, n'étaient point faites pour retenir un

homme qui sacrifierait tous les philosophes à une saillie spirituelle. Les femmes de mauvaises mœurs tenaient cercle, elles aussi ; le monde les recevait, que dis-je, elles étaient toute la société. Je me refusais à fréquenter ces salons où l'impudence des appâts qui s'étalent ne le cède peut-être qu'à celle des convoitises qui s'allument à leur vue. M. de Vandeul y alla donc seul, et moi je restai avec mes barbons.

Encore me revenait-il. Et, dans les premiers temps, mes embrassements, pour mesurés qu'ils fussent, suffisaient à entretenir sa flamme, vaille que vaille. Et puis, une trahison trop prompte suppose et révèle une vilenie qu'il n'a point dans l'âme. Mais vous m'aviez appris qu'il faut, pour éviter le ridicule, les observations malignes et les propos

malhonnêtes, garder pour la solitude de la maison les témoignages secrets de sa tendresse. Je les gardai si bien, monsieur, je montrai dans le monde une attitude si réservée que le bruit courut bientôt que je n'aimais pas mon mari. Il vint à ses oreilles qu'on ne me croyait pas amoureuse de lui. Et quoiqu'il ne pût ignorer le mal-fondé de ce propos, il me parut porté à lui donner créance. Je vis bien alors que les hommes sont si vaniteux qu'ils se soucient bien moins d'être aimés que de le paraître. Si, du moins, la calomnie, poussant à bout son vilain mensonge, s'était occupée d'attribuer la froideur que je lui montrais à ma passion illicite et dissimulée pour un autre; sans doute la jalousie, ranimant un sentiment dont l'ardeur commençait à décroître, eût alors prêté un prix nou-

veau à un objet qui n'en possédait plus guère par lui-même. Et je puis bien dire, monsieur, qu'il aurait trouvé, pour le recevoir, une amante embrasée de mille feux, et que, si la crainte de me perdre, le souci de défendre son honneur menacé, l'intérêt que présente une femme capable d'éveiller ailleurs des convoitises et la vanité inquiète me l'eussent ramené, l'amour eût su le retenir. Mais la malignité du public ne put aller jusqu'à me prêter un amant ; ou peut-être, car l'incroyable n'est point de taille à l'arrêter, trouva-t-elle plus perfide encore de me juger irréprochable. Ceux qui, attirés par mes charmes, avaient subi un échec humiliant et rapide, et sans même pouvoir engager le combat, ne furent point les derniers à répandre ce bruit. Il fallait, pour qu'ils ne fussent

pas ridicules, que je passasse pour une prude, pour une femme froide, à qui la nature avait refusé le cœur et les sens. On dédaigna de m'attaquer, pour n'avoir pas à subir de défaite ; personne ne se soucia plus de moi, et mon mari moins que tout autre. Abandonnée de tous, je négligeai des grâces que nul ne remarquait ; et n'ayant plus l'envie de plaire à l'infidèle, je devins laide, disputeuse et morne. Je ménageais ma santé, comme vous me le recommandiez ; je la ménageais si bien que j'engraissais, je devins rougeaude, je pris de l'embonpoint, je me sentis paresseuse, à cause que j'étais lourde, et je m'alourdis davantage. Les soins exclusifs du ménage épaissirent mon jugement. On me vit tatillonne, avare, toute vulgaire. Ma gaieté de naguère n'était plus qu'une

gaieté feinte, car, à force d'avoir dissimulé celle qui m'était naturelle, il ne m'en restait plus. Vous m'aviez dit : « Les affaires du dehors sont celles de votre mari ; celles du dedans sont les vôtres. » C'était bien vrai ; il était toujours dehors, et moi, toujours dedans.

Je vous ai dit que M. de Vandeul ne respectait point ses devoirs. Le jour que je n'en doutai plus, je découvris avec effroi que sa trahison me laissait presque indifférente. Sans doute, ma vanité cria, ma dignité fut offensée, mais mon cœur resta muet. J'avais peu à peu laissé éteindre mon sentiment — à force d'entendre dire que je n'en avais pas — et sa trahison découverte, au lieu de me porter aux extrémités du désespoir ou de la fureur, fit simplement tomber

à mes pieds une fleur desséchée qui avait, sans que je m'en aperçusse, — car je n'y prêtais pas attention, — perdu tout son éclat ; l'arbre qui la portait avait changé d'espèce, au lieu de parer un jardin d'agrément, n'était plus qu'une plante potagère.

J'aurais continué de vivre ainsi, sans trouble ni plaisirs, si je ne m'étais avisée, un jour que je m'étais mis en tête de réfléchir, que ma vie se trouvait désormais sans objet. A quoi bon tenir la main à la belle ordonnance d'un foyer que l'infidèle dédaignait ! A quoi bon continuer de vivre, si ma présence ne servait qu'à aggraver sa trahison? Il n'était même pas heureux. Il poursuivait une beauté qui se dérobait à son désir, non par vertu, mais par rouerie, et pour lui refuser des joies qu'elle pro-

diguait à d'autres sous son nez. Il croyait me dissimuler sa peine, pensant que j'ignorais tous ses débordements, dont je ne prenais pas ombrage. J'avais pitié de lui. Et je fis réflexion que j'étais la cause de mon abandon et de son malheur. Je m'attachai à cette idée. Je vis que je l'avais trompé en substituant à votre fille qu'il aimait une espèce de maritorne, et qu'il ne s'était jeté dans le désordre que pour se consoler d'une perte cruelle. Je me pris à haïr ma sottise, ma négligence, ma froideur.

Je pleurai, je pâlis, la beauté me revint, que donne la douleur. Dans la solitude, dévorée de regrets et rongée de remords, mon esprit refleurit, mon jugement se réveilla, ma détresse s'accrut, et tous les désirs de ma

vie manquée m'assaillirent en foule.

Mon mari ne remarqua pas un tel changement. Tout de moi lui était indifférent. Comme je le voyais fort triste, que j'étais moi-même malheureuse, que la maison m'était devenue odieuse, je prétextai une maladie et nous partîmes pour les eaux. Là, je faisais figure d'une femme affligée, languissante, et fort touchante en sa pâleur. Il y avait nombreuse compagnie, à laquelle je ne me mêlais point, non plus par pudeur, cette fois, mais dans la crainte où j'étais, si je m'y abandonnais un moment, que je ne pusse m'arrêter sur la pente des plaisirs dangereux. Un jeune cavalier me remarqua, s'attacha à mes pas, entreprit de me consoler. Hélas ! monsieur, il n'y réussit que trop bien, ou, si vous préférez, il ajouta à

mes regrets une nouvelle source de tourments. Son air doux, le respect dont il ne cessait de me prodiguer des marques, sa beauté, son esprit et sa délicatesse, me charmèrent sans m'inquiéter. Je me laissais aller à l'agrément que je goûtais à sa compagnie ; j'étais si assurée de n'être point désirable. Un jour, il me fit l'aveu d'un sentiment dont l'expression aurait dû m'irriter, et qui me plongea dans un abîme de félicité. Ce jour était hier, mon père.

Je vois bien que la fin de ma lettre ne ressemble pas à son commencement, et que partie pour me plaindre, je termine en m'accusant. J'avais dessein de vous demander les moyens de me ramener mon mari ; je vous demande des forces pour ne le point trahir. Hâtez-vous de me répondre. Votre fille, si

vous tardiez, n'oserait lire votre réponse. Indigne de votre affection, et de votre estime, que lui resterait-il à perdre?

VANDEUL.

Diderot à madame de Vandeul.

Ma fille, je vous aime mieux dans l'état où je vous vois que dans celui où vous étiez. Mon rôle est plus digne, qui consiste à vous prêcher la vertu, que si j'avais été forcé de vous prémunir contre son excès. Je suis presque content de ne connaître la balourdise où vous étiez tombée qu'après que vous vous en êtes détournée avec horreur. Croyez-moi, il est plus facile d'empêcher une femme (honnête) d'oublier ses devoirs que de la guérir d'être prude. Mais est-il possible que ma fille fût devenue une grosse ménagère, sans esprit et sans

cœur, bonne seulement à faire la soupe, à ronronner au coin du feu comme une chatte bien nourrie, quand son époux volage fait le mignon sur les toits d'alentour? Si mes conseils ont abouti à cela, il faut les croire bien mauvais. Mais aussi quelle mouche m'a piqué de vouloir faire le moraliste? On n'enseigne pas aux femmes les moyens d'être vertueuses; on tâche de les former à la vertu, et on les laisse aller. Tout au plus est-il bon de les mettre en garde contre les embûches qui peuvent faire défaillir, par ignorance du danger, une femme innocente. Vous étiez naturellement portée à la vertu, et votre père avait su cultiver ces heureuses dispositions. Mon erreur fut, en vous donnant ces derniers conseils, de vous les présenter, non comme un résumé de mon éducation, mais

comme un supplément qui en devait renforcer la rigueur. Vous avez cru qu'il fallait faire mieux encore que vous aviez accoutumé, quand je n'avais dessein que de vous engager à persévérer dans le bien. Et comme il arrive à tous ceux qui veulent forcer leur caractère, vous avez tout gâté. Vandeul est un grand coupable, qui s'est résigné trop facilement à vous voir changer d'apparence, et, au lieu de vous retenir, à force d'amour, sur la pente fatale où vous glissiez, a laissé s'évanouir vos agréments devenus sans emploi, et a cherché fortune ailleurs. Mais il l'est moins que moi, avec ma sotte façon de faire le père noble, moi qui suis le moins sévère des hommes et le plus porté à admirer la vertu pourvu qu'elle soit plaisante, qu'elle inspire le respect, non la

crainte, l'ennui, l'éloignement enfin.

Et maintenant, ma fille, vous voici engagée dans une vilaine affaire. Votre mari vous trompe ; sa trahison vous est indifférente ; ou, du moins, votre sentiment n'en éprouve point de peine, si votre dignité et votre vanité en ressentent l'outrage. Vous ne voulez point lui rendre coup pour coup, et pourtant vous en nourrissez le désir et la crainte. Vous n'êtes retenue que par un reste de vertu ; mais cette vertu vous a mise si mal en point que sa voix mourante doit vous importuner plus qu'elle ne vous arrête ; et vous ne seriez pas fâchée de lui faire ce trait, afin de la punir. Il faut, en définitive, ramener votre mari à la vertu sans y laisser la vôtre ; car alors que servirait de réveiller chez lui un sentiment que vous ne sauriez partager, dont vous

ne sentiriez que l'incommodité et qui vous couvrirait de honte?

A la considérer de près, cette affaire n'est point si vilaine. Il ne s'agit que d'en tirer parti. Nous n'avons pas le choix des moyens, et je vais me borner à vous les proposer, car je pense qu'un sermon serait bien inutile; vous ne demandez pas mieux que de rester honnête, et à vous le prêcher avec insistance, je risquerais de vous en ôter le désir.

Vous croyez aimer ce petit monsieur. C'est une illusion, mais elle est excellente. Laissez-vous aller au plaisir d'aimer; et ne dissimulez pas votre sentiment. Entendez qu'il convient de le dissimuler à celui qui en est le prétexte, pour éviter qu'il en tire avantage et se croie autorisé à pousser sa cour au point que vous n'auriez plus le courage

de lui rien refuser. Qu'il ignore tout de votre flamme ; au demeurant, cela ne le regarde point. Mais que votre mari n'en ignore rien. Il ne voit point, me dites-vous, votre métamorphose. Mettez-la-lui sous le nez, et laissez-lui le soin d'en chercher les raisons. Feignez la plus vive passion ; ne lui épargnez rien de vos pâleurs, de vos soupirs et de vos larmes ; montrez-vous à lui dans tout l'appareil d'une vertu près de défaillir et qui lutte avec peine contre des désirs immodérés. Il s'inquiétera de ces mouvements, en devinera la cause, flairera son malheur ; ne vous fiez guère à son imagination, ni à son ingéniosité ; les maris sont les derniers à vous croire infidèles. Faites en sorte qu'il vous découvre, en même temps, belle, désirable, et toute ardente d'un feu qui ne brûle pas pour lui. Son honneur

menacé le rendra attentif. Alors, au moment qu'il se sentira près, s'il ne s'y voit déjà, de devenir un mari comme les autres, que les appâts nouveaux pour lui de votre beauté retrouvée, vos emportements et vos langueurs, les transports dont il sera témoin, sans en être l'objet, la jalousie, l'incertitude, l'auront porté au paroxysme, faites éclater d'un même coup votre vertu et votre faiblesse, en lui avouant l'amour qui vous poursuit, qui vous agite, auquel vous refusez, contre votre cœur, de répondre ; demandez-lui protection contre cet amant indiscret, et contre votre fragilité. Gardez-vous de feindre pour Vandeul un sentiment que vous n'éprouvez pas ; il n'est pas utile qu'il se croie aimé, et que vous trouviez là un moyen de défense. Ne

lui adressez même nul reproche ; ne cherchez pas d'excuse dans sa propre inconduite. Il y verrait, non pas le blâme d'un amour-propre ulcéré, mais — les hommes sont ainsi faits — la révolte d'un cœur brûlant d'amour, qui cherche à se venger ou menace l'ingrat pour le mieux ramener. Faites qu'il se sente à la fois plein d'estime pour votre franchise et pour la vertu qui l'inspire, flatté de la confiance que vous lui témoignez, dépité qu'elle trouve son explication dans votre indifférence même.

J'aime mieux pour vous le moyen de l'aveu que celui de la coquetterie. Je ne suis pas bien assuré qu'en attirant votre amoureux par des avances feintes et des mines gracieuses, vous n'en veniez à lui donner tout ce que vous faisiez semblant de lui promettre, et quelque chose

en plus. Il faut pour réussir en de telles fantaisies, sans s'y brûler les ailes, une froideur que je ne vous vois plus, et une science que vous n'avez jamais possédée. L'aveu, au contraire, liera votre mari. Il est homme d'honneur et galant homme. Il vous doit sa protection. Je sais bien comment il paiera sa dette. Il n'est pas de meilleur moyen de défendre une place que de s'y installer. Quand il vous verra dans votre fleur, convoitée par un autre, et peu soucieuse de lui-même, le prix de la victoire lui paraîtra bien digne qu'on engage, pour le conquérir, une bataille contre l'usurpateur pour le bouter hors de la place, et une autre plus difficile, pour rétablir son propre empire et retrouver sa couronne. Vandeul aime les combats, et il a des revanches à prendre. Quant à le retenir,

une fois que vous vous le serez attaché, je me fie à vous là-dessus : une femme, même la plus honnête, y dispose de ressources telles que leur vue, soudain découverte, ferait pâlir d'étonnement le roué le plus perverti. Ne passez pas cependant la mesure : songez que pour retenir un mari qui a beaucoup couru, il faut se montrer différente des femmes qu'il a fréquentées, qu'il trouve en votre compagnie autre chose que ce à quoi il a renoncé d'autre part, les mêmes agréments, si vous voulez, mais servis à une autre sauce. Voilà que je rabâche, et me reprends à vous donner des conseils, ce qu'à Dieu ne plaise. Je ne sais lequel serait pis de vous voir les suivre à la façon des autres, ou n'en pas tenir compte.

Tout cela est fort bien, me direz-vous,

mais la question n'est point du tout résolue. Je ne trahis pas mon mari; mon mari ne me trahit plus. Il reste que je ne l'aime pas, et que me voici, désormais, avec deux vertus au lieu d'une, dont je dois supporter la charge.

Vous aimez, ma fille, votre sentiment s'est réveillé. Lui seul m'intéresse, et non pas son objet. Le premier qui le couronnera paraîtra l'avoir inspiré; dans ces sortes d'affaires, on donne la palme à qui l'a su prendre, et l'on croit avoir ouvert la porte à l'audacieux qui l'a forcée. Faites que ce soit votre mari. Votre petit monsieur vous a rendu service en rallumant en vous un feu près de s'éteindre. Croyez-vous qu'il brûle pour lui? Son rôle n'était point de fixer votre cœur, mais de le ranimer. Un autre en profitera, pour le plus grand bien de

votre ménage. Vous n'étiez pas maîtresse d'aimer ; vous l'êtes d'élire un amant. On préfère ce qu'on désire est peut-être vrai pour les hommes. Mais les femmes, ou je suis un âne, préfèrent qui les possède ; elles ont la vue courte, l'appétit prompt, de la reconnaissance, un grand attachement. Ouvrez, par vertu, les portes de l'hymen à M. de Vandeul ; vous les refermerez sur lui, et ce ne sera par vertu. Mon rôle de père s'arrête à ce seuil.

DIDEROT.

LETTRE
DE CHODERLOS DE LACLOS
A MADAME RICCOBONI

AVANT-PROPOS

Au printemps de 1782, M. de Laclos et Mme Riccoboni échangèrent toute une correspondance, sur le sujet des *Liaisons dangereuses* qui venaient d'être offertes au public. On en trouve copie dans le manuscrit français 12845 (fol. 13, 15, 26-31) de la Bibliothèque nationale. On devait penser que la dernière lettre de Mme Riccoboni eût mis fin à une discussion qui ne pouvait point aboutir, chacun des deux partis prétendant persuader l'autre et se refusant à rien céder. Cette vieille dame paraît sage, qui, constatant la vanité d'une querelle d'ailleurs fort courtoise, écrit un beau

jour : « N'en parlons plus. » Mais Laclos, plus jeune, et d'ailleurs plus intéressé, n'accepta pas une défaite que la lassitude provoquait. Un hasard m'a mis entre les mains la réponse fort longue qu'il fit à cette brève dérobade. Il est permis de croire que Mme Riccoboni fut accablée, sinon sous la vertu de ses raisonnements, du moins sous un entêtement supérieur au sien, qui ne reculait pas à l'assassiner de cinq grandes pages in-folio et en promettait le triple, quand la bienséance eût été de se taire. En tout cas, on ne connaît pas sa réplique, si, d'aventure, elle en fit une.

Je ne puis malheureusement citer ma source. Le possesseur de la lettre de Laclos est un vieux garçon, qui vit pauvrement, parmi des œuvres d'art admirables et des documents fort précieux, dans la crainte perpétuelle des voleurs. Je n'ai obtenu la permission de copier et de publier ce texte que sous le grand serment de n'en point dénoncer l'origine. Le digne homme n'est pas très âgé, mais l'état de terreur où il est semble bien fait pour abréger

ses jours ; s'il n'est pas mort, proprement il ne vit plus. Quand le Seigneur aura mis un terme à ses épouvantes, je le pleurerai d'abord, et puis je le nommerai. Il m'a promis que j'hériterais son manuscrit. A lui, dont la vie n'aura été qu'un long tourment, que le trépas soit léger !

Laclos à Madame Riccoboni.

Vous vous calomniez, madame, en estimant que les suffrages d'une « cénobite ignorée » ne me serviraient de rien. Mais est-ce bien de vous que vous parlez ainsi, et puis-je croire que votre modestie vous aveugle à ce point que vous qualifiiez d'ignorée une femme des ouvrages de qui la moitié de l'Europe s'entretient, et dont les louanges retentissent partout? Je ne consens à souscrire aux termes de votre jugement qu'en en modifiant l'esprit, et je veux soutenir que vous êtes ignorée dans la mesure où votre mérite passe votre réputation.

Ce n'est pas ainsi que vous l'entendez, mais c'est ainsi qu'il faut l'entendre. Au surplus, pour modeste que vous soyez, vous n'êtes point également généreuse, et, s'il y a de la vertu à vous rabaisser comme vous faites, il n'y en a pas du tout à me diminuer en me croyant capable d'attacher peu de prix à votre opinion. Il n'en est pas qui me soit plus précieuse, le désir que j'ai d'obtenir vos suffrages est tel que j'en néglige les devoirs de la bienséance; et après avoir tant insisté pour vous convaincre, je ne recule pas à vous presser encore, jusqu'à devenir importun. Ce n'est point de vous réduire au silence que j'avais dessein; si c'est là tout l'effet obtenu, n'y voyez pas, de grâce, le résultat d'une perfide manœuvre, mais la preuve que mon éloquence sert bien mal mes

désirs, et que j'apporte plus d'ardeur à prétendre vous persuader, que je ne dispose de moyens pour y réussir. Je vois bien que vous êtes lassée d'une correspondance qui n'a que trop duré sur un sujet qui ne méritait pas qu'on en prît tant de peine, et que votre défaite ne se tourne pas en victoire pour moi. Mais puisque aussi bien j'ai tant fait que de vous ennuyer, et que vous voilà bien certaine que je n'ai pas plus de discrétion que de modestie, il ne me reste rien à perdre, et je pousserai l'indélicatesse jusqu'à reprendre une dispute qui a cessé de vous plaire, mais dont la solution ne m'a point satisfait. Considérez ceci, non comme une marque de présomption, mais comme le dernier hommage que je puisse mettre à vos pieds, et laissez-moi sacrifier de grand

cœur une certaine réputation d'esprit et de bonnes façons que j'avais à vos yeux, et qui ne m'est de rien, si vous me déniez les vertus d'un honnête homme ; pensant bien au surplus que mon outrecuidance ne saurait atteindre à votre indulgence et que vous estimerez qu'il faut autre chose qu'une simple vanité d'auteur pour expliquer une telle obstination. Si je ne vous persuade pas, vous serez convaincue du moins du grand souci que j'ai de vous persuader ; ce n'est pas un mince avantage.

Ce n'est guère l'usage qu'un auteur se mêle de défendre son ouvrage et la vanité qu'il y a à vouloir prouver qu'on est tout rempli de talent est bien sotte, qui prouve d'abord que ce talent a besoin d'être soutenu. Mais il n'est pas ici question de talent ; ce n'est pas mon

mérite sur le propos duquel vous élevez des doutes, et j'aurais plutôt, de ce côté, à me défendre de vos éloges que de vos critiques. C'est le fond même de l'ouvrage, et mes intentions, qui provoquent vos blâmes. Vous me reprenez sur les mœurs de mes personnages ; vous accusez celles-ci d'être trop noires pour être véritables ; et, doutant de la vérité d'une peinture si affreuse, qui choque à la fois votre vertu, la bonne opinion que vous avez des hommes, et votre sentiment de Française, vous soutenez qu'elle est en outre dangereuse, que, à parer le vice d'apparences trop aimables, on risque de le rendre plaisant, et que, en définitive, un auteur ne doit pas se soucier du seul agrément qu'il procure, mais d'écrire un ouvrage utile, qui serve la morale au lieu de la froisser, et qu'un

tel objet est seul digne d'un honnête homme.

Vous pensez bien, madame, que je ne m'élèverai pas contre une opinion si juste. Je ne fais point fi de la morale ; et s'il ne me paraît pas que sa défense doive être le premier précepte d'un auteur, je soutiens qu'un ouvrage où elle serait froissée, voire dont elle serait exclue, ne saurait être un beau livre, qui irriterait ou tromperait dans leur attente nos sentiments les plus nobles et les plus naturels. Ne vous semble-t-il pas, cependant, qu'il existe plusieurs façons de la servir, et sera-t-on conduit à encourir le reproche de trahison quand on lui aura rendu ses devoirs par un détour? N'est-il point permis de prendre les armes pour elle, non point en l'exaltant par de pompeux éloges, qui ne seraient

que ridicules sans l'éloquence du génie, mais en peignant tout nu et sans ménagements le vice qui l'offense? Il est plus malaisé de parer la vertu des grâces qui déroulent à sa suite leur aimable cortège que de faire regretter l'abandon de ses charmes en la montrant bafouée ; la médiocrité de mon esprit me force à préférer ce deuxième parti, plus humble et qui promet moins d'honneur à ceux qui ne peuvent mieux faire que de l'embrasser, mais dont le choix ne laisse pas d'avoir quelque mérite. Je m'en console en examinant que cette reine compte plus de courtisans que de sujets fidèles, et surtout que de soldats loyaux qui n'attendent d'elle rien de plus que la faveur de risquer leur vie à son service. Que dis-je, la vie? C'est la réputation même qui est en jeu,

et, quand je pense bien faire en attaquant l'ennemi dans ses retranchements, on y va reconnaître je ne sais quel perfide calcul, je ne sais quelle recherche du scandale, que je suis bien éloigné d'avoir prétendu provoquer. Hé, quoi ! dans le même temps que je surprends le vice occupé de creuser ses embûches et d'assembler ses rets, et que je m'empare de lui pour le porter au pilori, on m'accuse de complaisance, et de trouver tant d'agréments à le suivre dans ses désordres que j'en oublie le but même de ma poursuite. A moins de me tromper moi-même sur mes intentions, ou bien de les avoir trahies en tentant de les réaliser, je ne crois pas avoir manqué à la dévotion que l'on doit rendre à la morale ; et si mon ouvrage n'aboutit pas à donner le dégoût de son pire ennemi,

les hommes sont plus pervertis que je n'osais l'imaginer. Pouvais-je supposer qu'à dévoiler le vice je le rendrais plaisant et qu'il présentât tant d'attraits que sa peinture, pour affreuse qu'elle fût, en rehaussât le goût? Suffit-il donc qu'il paraisse pour charmer? J'entends bien que les honnêtes gens poussent des cris, et le tumulte d'indignation que mon ouvrage a soulevé. Mais j'avoue que me voici ébranlé, et je n'entends plus bien les reproches qu'on me fait. Est-ce la morale outragée qui proteste, ou bien la vertu chancelante? Cette vertu est-elle si fragile qu'elle puisse s'épouvanter ainsi, et que l'image du péché lui propose aussitôt l'agrément de la chute? Crie-t-elle d'horreur ou d'effroi? N'était-on vertueux que par ignorance et n'a-t-il fallu que de mon-

trer l'abîme pour que les moralistes fussent aussitôt tentés de s'y précipiter? On me fera croire enfin qu'une âme austère n'est une forteresse imprenable qu'autant qu'on ne l'attaque pas, et que, à peine l'ennemi est-il annoncé, voilà toute la garnison bien pressée de se rendre. Je vois que la laideur du péché est moins un objet de dégoût, que sa vue me propose un sujet de désir, et qu'en définitive, ce n'est pas la morale qui s'indigne de mon audace, mais la vertu qui s'effraie de la faveur où je la tiens, quand la seule vue de l'adversaire la fait tomber en défaillance. Ah! ne m'accusez pas, madame. Je fus trop vertueux, et c'est là tout mon tort. Je ne me suis pas attaché complaisamment à peindre le vice, on a seulement considéré cette peinture avec trop de

complaisance ; pour se faire pardonner ce goût que l'on sentait pervers, dans le moment que l'on trahissait la vertu, on l'appelait à l'aide pour accabler l'auteur ; et, pour dissimuler encore mieux ces façons hypocrites, on se plaignait tout haut que la vérité fût, par lui, indignement traitée. Jamais, disait-on, âmes aussi noires ne se sont rencontrées ; quel sot excès est celui-là ! Cependant, ces âmes bien noires ne l'étaient pas encore assez, puisque l'on redoutait leur charme. Ai-je péché contre la vérité en revêtant le vice de trop sombres couleurs, ou contre la morale, en le peignant avec trop de faveur? Mes héros, dit-on, sont affreux. Le vice qui les rend affreux doit donc paraître dégoûtant. Cependant, on le tient pour dangereux. Un objet de dégoût est-il

si captivant? Mais ces mêmes héros paraissent invraisemblables, et la moralité s'accorde avec le vrai pour s'offenser que je prétende offrir comme des copies fidèles des portraits dont notre siècle ne saurait fournir de modèles. Et le premier soin du public, qui proteste ainsi, est de mettre cent noms sur mes plus vilains personnages, et de se jeter à corps perdu dans la médisance, en m'accusant de calomnie. La seule présidente de Tourvel est demeurée dans l'anonyme ; peut-être la voix publique se trouve-t-elle enrouée quand il s'agit de décerner le prix à la vertu malheureuse, ou n'a-t-on su où découvrir une si estimable personne?

Mais je crois bien, madame, que tous ces reproches qu'on me fait, s'ils sont plus ou moins hypocrites, leur violence

du moins est sincère. Et si l'on est irrité à ce point contre moi, il faut que je sois coupable de quelque péché bien plus grave que tous ceux dont on m'accuse, et que je ne songe pas à nier, puisque j'ai remis si longtemps d'en faire l'aveu. Il ne manque pas de livres immoraux, dont les libertins font leurs délices, et que les vertueux dédaignent, je veux dire dont ils ne parlent pas. Nul ne songe à vitupérer contre l'auteur, on se passe son ouvrage sous le manteau, il n'est de bonne compagnie qui ne le recherche. Il ne manque pas non plus, parmi ceux qui s'indignent contre moi, de personnes sincères qui rougiraient de me condamner pour des fautes que je n'ai pas commises, et qui préféreraient convenir de leur propre faiblesse plutôt que de me couvrir d'opprobres qu'elles jugeraient

injustes. Quel est donc ce crime, si épouvantable que même les véritables honnêtes gens n'osent me le jeter au visage, et, incapables qu'ils sont de contenir leur ressentiment et d'en modérer l'expression, en dissimulent du moins pudiquement la source? L'origine de tant d'injures, la cause de tous ces maux, vous la connaissez bien, madame, encore que vous n'en conveniez peut-être pas ; mais vous avez laissé passer le bout de l'oreille, quand vous avez fait entendre que je ne risquais rien de moins que de perdre l'amitié des femmes. Le risque dénonce l'audace, et la menace des représailles, si elle consterne le méchant, dévoile en même temps les victimes. Hélas! vit-on jamais, madame, crime plus affreux, et plus innocent criminel? Peut-on imaginer situation plus déplorable

que celle où je me trouve aventuré? Avec les meilleures intentions du monde, me voici accusé d'avoir voulu flétrir la plus aimable moitié du genre humain, et celle que j'aime le plus, coupable d'avoir réussi dans un dessein que je ne me proposais pas, réservé aux pires châtiments pour une maladresse où l'on voit un propos délibéré de nuire. Ne suis-je pas digne d'être plaint? Et qui me plaindra cependant, puisque l'excès de mon malheur veut que j'aie frappé celles-là mêmes qui sont sensibles à la pitié, et que les êtres dont la compassion apporte un adoucissement aux peines que l'on a justement encourues, se posent en victimes et s'érigent en juges! Pouvais-je supposer qu'elles se solidariseraient avec la marquise de Merteuil, et que je fisse, en la peignant, un por-

trait où toutes les femmes croiraient se reconnaître? Vous voyez mes remords; il ne me manque, pour qu'ils soient complets, que de bien connaître ma faute. Il ne suffit pas que je sois maladroit, je suis encore aveugle, et je ne sais pas bien la nature de mon crime. Ai-je eu tort de faire une peinture si ressemblante que cela ressemble à de l'indiscrétion? ou une caricature si excessive que l'on me prenne pour l'ennemi d'un sexe qui considère la perfidie dont on use avec lui comme un renversement des rôles? ou une image si générale que Mme de Merteuil ne soit plus une personne vicieuse, mais l'esprit même du vice, où chacune découvre quelque trait qui la blesse au vif? Si ma peinture est si ressemblante, assurément celles qui peuvent s'y reconnaître ne me le

pardonneront pas. Vous comprendrez que je me soucie assez peu d'une indulgence qui ne saurait être que jouée, et que je préfère l'hostilité déclarée de telles personnes à leur apparente amitié. Il ne manque pas, je pense, de présidentes de Tourvel, de Volanges ou de Rosemonde, dans la compagnie desquelles je puisse goûter cet agrément dont vous craignez que je fasse fi, et que vous prédisez que je suis en chemin d'abandonner. Manquassent-elles, d'ailleurs, que je sais où trouver mieux qu'elles, et les derniers mots de votre lettre m'assurent, madame, que mon ouvrage, fût-il de bout en bout un chef-d'œuvre de clairvoyance, la seule femme qui pût y voir une calomnie, et qui par conséquent ne s'en trouve pas atteinte, ne me marchanderait pas son amitié. Vous voilà

bien prise par cet aveu, et vous me mettez dans l'alternative ou de croire que votre générosité passe tout ce qu'on peut imaginer, ou de me persuader qu'elle est banale, et que vos prédictions ne valent que pour celles qui sont justement incapables d'aucune sorte d'amitié. Considérez que la calomnie est un crime que l'on pardonne, et qu'une caricature, pour affreuse qu'elle soit, n'irrite pas, mais prête à rire, où le modèle voit que, pour le rendre horrible, il a fallu le déformer. N'est-ce pas une façon d'hommage rendu à la beauté morale, que cette nécessité où l'on se trouve, si on lui est ennemi, de la dénaturer, avant d'y porter quelque atteinte? Si l'on tient que c'est là mon cas, on me méprisera un peu, mais le mépris n'exclut pas les bons sentiments, et l'on ne garde une

rancune sérieuse qu'au malveillant qui vous a peinte sans vous trahir, quand vous êtes ainsi faite que la trahison soit le plus grand service qu'on vous puisse rendre. Un miroir serait le pire ennemi des femmes laides, si elles disposaient, pour s'y voir, d'autres yeux que les leurs.

Mais le sexe tout entier s'irrite contre moi, et je suis bien forcé, en constatant cette hostilité générale, de croire que l'on me reproche autre chose qu'une médisance qui n'eût blessé que quelques-unes, ou qu'une calomnie, qui n'eût blessé personne, mais eût, tout au contraire, fourni à chacune l'occasion de lancer à ses meilleures amies quelques traits bien perfides et bien insolents, à quoi d'ailleurs on n'a pas manqué : pouvait-on, après cela, éprouver pour

l'auteur autre chose que de la reconnaissance? Pour mon malheur, on n'a pas vu ainsi, et, sans se placer sous le point de vue du vrai ou du faux, on n'a pas voulu examiner ma réussite, mais seulement soupçonner mon dessein. On m'a cru animé d'une grande haine contre les femmes, et l'on a pensé que je voulais les persécuter. Il paraît que je ne manquais pas d'armes pour le faire, et que les coups que j'ai portés étaient assez bien assénés, puisque j'ai inspiré tant de ressentiment. Qu'importe que Mme de Merteuil soit ou non un portrait dont on puisse trouver une foule de modèles. Le vilain a été de la peindre, et de manquer, en le faisant, à la plus simple courtoisie, dans le siècle et dans la nation les plus polis. N'est-il pas entendu, depuis l'origine du monde, que la femme

est le jouet de l'homme, et Adam ne s'est-il pas montré bien vil et bien grossier, en faisant mine de prendre au sérieux une innocente plaisanterie? J'arrive à renverser les rôles, et mon Valmont paraît bien pâle, et une façon d'honnête homme, auprès de cette fameuse Merteuil. N'a-t-il pas aimé sincèrement la malheureuse présidente, et ne fût-il pas devenu un amant fidèle si cette marquise endiablée ne l'avait excité sans cesse à se tromper lui-même, en donnant l'apparence d'une abominable gageure à un sentiment qui, dans la solitude, se fût purifié et eût égalé les beaux exemples des romans? Ne conserve-t-il pas, jusque dans les pires abandons, le souvenir de sa victime, et n'est-ce pas une preuve d'amour que cette lettre qu'il lui écrivit, à peine au sortir

des étreintes les plus vives quand il venait de la tromper avec une autre? et ne l'idolâtrait-il pas, dans le temps qu'il la trahissait, cet homme à qui les voluptés les plus extrêmes ne faisaient point abandonner le souvenir de celle qui refusait d'écouter un amour auquel elle rougissait déjà d'avoir laissé entendre qu'elle ne restait pas insensible? Ne se montre-t-il pas constamment inférieur en perfidie à cette Merteuil qui ne perd pas un instant l'esprit, dont tous les transports sont feints et ne servent que de moyens pour séduire, tromper, machiner les plus odieuses trahisons et les plus désintéressées!

Ne sent-on point, à chaque page, la lassitude du roué qui voudrait bien redevenir un galant homme, et ne poursuit ses entreprises que sous l'empire d'un amour-propre bien mal placé, mais constam-

ment surexcité? Ne meurt-il pas repentant enfin, quand la Merteuil subit la punition de ses crimes, sans en connaître le remords? Et n'est-ce point horrible de penser que l'homme le plus réputé pour ses vices, pour la vivacité de ses passions, et pour l'art profond qu'il a de les satisfaire avec autant de cruauté que de persévérance, ne soit qu'un enfant en regard d'une femme qui passe pour vertueuse, et qui a si longtemps réussi à conserver une apparence honnête? Mais n'est-il pas plus horrible que cette femme, dont tout le monde crie bien haut que son image n'a jamais pu exister que dans l'esprit d'un homme chagrin, chacun prétende y reconnaître quelque personne de sa connaissance, au point que, si je l'avais peinte d'après nature, je ne saurais plus laquelle m'a

servi de modèle, tant on m'en propose chaque jour de nouveaux. C'est là mon tort impardonnable. L'auteur, qu'on accuse tout haut, on le redoute dans le secret. Il passe pour terriblement clairvoyant et pour terriblement indiscret; cela fait qu'on le fuit avec effroi, en se donnant les airs de l'exiler avec une juste sévérité. Au vrai, ce qu'on lui reprocherait, si l'on osait, serait d'avoir mis cette clairvoyance au service d'une misogynie qui ne voit pas les femmes pires qu'elles ne sont, mais qui est seulement assez maladroite ou assez impolie pour les peindre telles qu'elle les voit. Laissez-moi vous narrer une aventure dont je fus le héros, et, si vous voulez, la victime, et qui vous prouvera que je n'exagère point, ni que je ne me trompe. Je fus l'autre jour rendre visite à

Mme de ..., je trouvai la porte close; et, retournant le lendemain, à une heure où je savais qu'elle recevait, je me vis de nouveau refuser l'entrée. J'appris par la suite que Mme de ... avait dit à son portier : « Ne recevez plus M. de Laclos. Il me fait peur. » Était-ce sa vertu qui s'épouvantait ainsi, et se sentait-elle si mal assurée que la seule présence d'un séducteur imaginaire lui parût un danger irrésistible? Devrais-je donc à mon roman d'être pris pour un Valmont? C'est bien de l'honneur que l'on fait à un homme connu pour être aussi bon époux que bon père de famille, et à qui manquent tous les agréments qui donnent à un roué tant de coupable attrait. N'était-ce pas plutôt sa prudence qui s'inquiétait, et se figurait-elle qu'il

suffisait que je parusse, pour découvrir tout aussitôt et proclamer les libertés que prend une honnête femme, pour qui l'honnêteté consiste moins dans la vertu que dans le respect des apparences? Est-ce donc cela, madame, que vous avez voulu dire, et pensez-vous que l'amitié des femmes ne s'acquière et ne se conserve qu'au prix de notre aveuglement? Et croyez-vous que la clairvoyance soit une qualité si dangereuse que nulle intimité n'y puisse résister? Cette fois, c'est trop de pessimisme, et je ne pense pas qu'un regard un peu pénétrant soit condamné à ne découvrir que le mal. La vertu aussi est discrète, il faut de bons yeux pour la voir; mais elle est pleine d'humilité, et ne se soucie pas non plus d'être dévoilée. Si cela est, madame, je vois bien qu'il

me faudra renoncer à votre amitié même, si vous en conservez pour moi après ce long ennui que je vous ai imposé. Il reste, pour ma défense, que je ne suis pas si clairvoyant, et que votre modestie n'a pas à craindre d'être dénoncée ; je ne connais pas le quart de vos mérites, et j'en connais pourtant mille fois plus que vous ne soupçonnez d'en avoir. En vérité, vous ne pourrez pas nier du moins que vous ayez une merveilleuse indulgence, si, après être allée jusqu'au terme de ce fatras, vous ne m'envoyez pas au diable, près de qui j'aurais encore l'honneur de demeurer, madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

Choderlos de Laclos.

Ce 4 juin 1782.

LETTRE
DE GUSTAVE FLAUBERT
A LOUIS BOUILHET

AVANT-PROPOS

Le 5 août 1854, Flaubert, après avoir dîné chez le père Baudry, lui écrivit un billet pour le remercier, sinon de la soirée qu'il lui devait, au moins de son intention. Et il adressa à Bouilhet, qui ne l'a pas conservé, cet obligeant petit mot, cependant qu'il envoyait à Baudry la lettre qu'on va lire. Celui-ci ne révéla jamais à Flaubert son erreur ; il le savait sensible, et qu'il eût été désolé d'avoir involontairement peiné ce vieux bourgeois, qu'il aimait. Même, il ne lui garda pas rancune ; aussi bien, n'était-il pas visé, et peut-être ne se sentait-il pas atteint par ses invectives ; d'ailleurs, il y

était accoutumé. Il montra un jour cette lettre au R. P. de Fumechon, S. J., qui en prit copie, non certes pour la conserver à la postérité, mais parce que, d'instinct, il ne laissait rien perdre. D'héritage en héritage, la copie de mon grand-oncle Fumechon tomba entre mes mains. C'est, avec le goût de tout grappiller en vue d'un usage possible, le seul bien que j'aie reçu de Normandie. Je ne fais pas l'avare, et je publie ce document.

Gustave Flaubert à Louis Bouilhet.

Croisset, 5 août 1854.

O homme,

J'ai besoin de me décrasser. Je sors de la fange, de la crotte, d'un dîner chez le père Baudry. Tout ce qui se fait de plus crétin comme bourgeois entourait la table, comme une bordure de pissenlits ; j'étais là dedans comme une ronce dans un potager. Cela ne sait même pas manger ; cela empiffre au lieu de goûter ; on leur verserait de la bouillie pour les cochons qu'ils se jetteraient dessus, heureux d'en avoir plein leur assiette. Je n'ai pas pu avaler un morceau, l'idée qu'ils se servaient des mêmes plats

que moi changeait le goût des aliments. Il y avait en face de moi une trombine rose et joufflue, qui avait l'air d'une paire de fesses ou d'un entremets de bonnes sœurs, avec des favoris collés sur les bords, et deux gros yeux ronds, d'un bleu clair, qu'on aurait dit posés sur cette gélatine dans une intention ornementale. J'avais envie de sonner pour qu'on l'enlève. C'est une espèce de magistrat de Paris, débarqué à Rouen, avec sa femme et son fils (je te reparlerai de celui-ci), pour passer les vacances en famille. Il n'est pas particulièrement idiot, c'est cela qui est effarant, c'est un type coulé dans un moule, à des milliers d'exemplaires, un être qui n'a pas de personnalité ; supprime-le, il en vient un autre tout pareil, qui, avec des ronds de bouche, des haussements de

sourcils, des gestes onctueux, te débitera les mêmes imbécillités, de la même façon imbécile, avec les mêmes mots, les mêmes formules, comme les orgues de Barbarie, qui bêlent sous ta fenêtre les mêmes airs de valse, avec les mêmes fausses notes et le même ronron monotone. Cela ressemble assez à la morne épouvante des cauchemars ; ce ne sont pas leurs détails effrayants qui te glacent la peau, c'est la reprise de ces détails, la logique absurde du rêve qui ressaisit les mêmes éléments, et les fait tourner en rond, si bien qu'ils reparaissent, à intervalles fixes, que tu les attends, que tu es enfermé dans ce cercle, en sachant que c'est un cercle, et qu'il tourne (pardon de la répétition).

En rentrant ici, j'ai voulu me mettre à ma Bovary. Je l'ai abandonnée avec

un hoquet de dégoût et une envie de pleurer. C'est trop près de la vie, trop ignoble, trop bassement bourgeois, trop pareil à tout ce qui m'écœure. Retrouver ces êtres-là chez moi, dans ma tanière où je me terre, j'ai l'impression d'être traqué, comme un lion qu'on force à fuir, qu'on cerne dans son repaire, et qu'on enfume, en brûlant devant l'entrée des choses nauséabondes. J'ai ouvert ma fenêtre, pour m'évader, me rouler dans les nuées du rêve, et perdre, sous le ciel profond, le sens du réel. La « grasse » campagne normande dormait sous les étoiles. Hein ! Quelle évocation ! Tous ces champs, inscrits au cadastre, soigneusement mesurés, toute cette nature *cultivée*, cette plaine dont pas un arpent n'est un bout de *propriété*, soignée, surveillée, défendue par le

maître, convoitée par le voisin, toute cette odeur de terre productive, et ces fermes, où ronflent des paysans repus, qui rêvent de procès, de gros sous, de ripailles formidables ! Et la Seine, cette grande idiote assoupie, qui roulait les vers de Mme Deshoulières... Bon Dieu, tout est sali, dans ce sacré pays. Jusqu'aux étoiles, qu'ils ont ternies. Je les ai regardées, elles scintillaient bêtement, avec le faux éclat de ces diamants déshonorés qui piquent leurs feux sur le corsage des bourgeoises de Rouen, les jours de gala, au théâtre. Elles me versaient sur la tête l'obscure clarté des métaphores où les ont délayées tous les crevés qui se disent poètes, se tripotent le ventre en les contemplant, et qui croient pincer les cordes d'une lyre, parce que leurs boyaux crient. J'ai fermé

la fenêtre, j'ai tourné dans ma chambre, en gueulant, à pleins poumons, des vers du *Crocodile* (1). Il faut qu'il y ait dans la sottise humaine des abîmes vertigineux ; tout le génie du bonhomme a sombré dans ce trou à ordures creusé par les s... du père Baudry, qui grouillaient au fond, comme des vers sur la m... Et moi, qui suais sang et eau à m'exciter le tempérament, qui tendais le front pour être roussi au passage par une strophe de feu, j'avais l'air d'un âne qui reste à braire devant le marécage où son patron s'est enfoncé, ou d'un gosse tout penaud de voir rater l'une après l'autre des fusées sur lesquelles il a plu.

La médiocrité est plus contagieuse

(1) Victor Hugo.

que la peste ; introduis un crétin au milieu de dix hommes d'esprit, il sortira de là aussi couillon qu'auparavant. Mais connais-tu une cervelle assez bien campée pour n'être pas aplatie par trois heures de conversation (!?) avec six bourgeois bourgeoisants ? L'expérience de ce soir m'a renfoncé décidément dans mon coin. Quand je suis resté huit jours sans voir le nez d'un homme, j'atteins à la pleine sérénité. Sans cela, je m'abrutis, ou, ce qui est pire, je rage. Pour faire ma Bovary, j'ai besoin d'être isolé, de ne plus me douter que tous ces gens-là ont des modèles, que, en me mettant à la fenêtre, je pourrais voir le père Binet, près de la sienne, entendre ronronner son tour. Quand j'y pense, je ne me retiens plus, les phrases volent, ma plume égratigne le papier, mais ce

n'est plus de l'art, c'est de la satire, de l'invective, tout ce que tu voudras. Il faut être impassible, s. n. de Dieu. Je déchire, je prends un bouquin, je me gargarise de rythmes amples et sonores, je grimpe aux cimes où la beauté découvre, sans voiles, ses formes parfaites, pudique et nue, désirable et lointaine. Je me grise pour me calmer; et quand l'ivresse me fait chanceler, que je peux regarder sans frémir ce lot d'immondes personnages que je me suis donné la tâche de faire parler, remuer, vivre, je reprends ma Bovary, comme un pensum, et je peux tailler dans cette chair, sans me rappeler qu'elle est vive, chercher le mot, tourner lentement la période, retoucher, rafistoler, ravauder, m'amuser enfin à créer, en oubliant que je reproduis. Quelle misère! Je ne tra-

vaille qu'en trichant, je trompe mon tempérament. Il y a des moments où, quand je frappe ma poitrine, elle ne résonne plus ; elle rend un son mat ; mes poumons ont besoin d'air pur, et je respire des relents de cuisine, d'alcôve, de cabinets d'aisance et d'officine pharmaceutique.

Je crèverai à la tâche, mais on verra ce que peut donner un pur artiste, je leur mettrai le nez dans la m... sans qu'ils sachent que je l'ai sentie avant eux, moi que tous les parfums de l'Arabie n'auraient pas suffi à enivrer.

Sans toi, cher vieux, je sais bien que j'aurais fourré Homais dans un pot de mélasse, le Bournisien la tête la première dans un bénitier, le Bovary je ne sais où, à l'Académie des sciences, et expédié Emma à Carthage avec un grand

poète, qui aurait eu du tempérament, et de l'or plein son gousset. On n'écrit jamais que pour quelqu'un. Quand tu as entendu cinq pages sans sourciller, je sais que deux mois de travail n'ont pas été perdus. Que les autres le comprennent, ou non, je m'en bats l'œil avec la règle du père Sainte-Beuve. J'ai eu autrefois des idées de gloire, la vanité de réussir, d'être connu à Paris. Bon Dieu ! cela m'a vite passé ; autant vaut allumer sa bougie pour se chauffer, et la promener dans la rue, l'éteindre quand il vente, et la nuit, pour qu'elle ne s'use pas, ne la sortir que les jours de soleil, quand la brise est assoupie, et la prendre pour un flambeau.

Écrire m'embête. Ne pas écrire me rend fou. Les hommes me dégoûtent, et moi plus que les autres. La pauvre Muse

me néglige. Je l'ai empêchée de venir ici, où elle voulait absolument débarquer, pour me secouer. Elle croit que je ne l'aime pas, parce que je jouis d'elle, de loin, par imagination. Elle n'a rien compris à mon amour. Mais les femmes et les hommes ne peuvent pas s'entendre sur ce sentiment-là. C'est idiot de n'avoir qu'un seul mot pour exprimer deux choses aussi différentes qu'un amour d'homme et un amour de femme. L'étonnant est qu'elle m'ait aimé. Qu'a-t-elle pu trouver en moi de plaisant? Un coup de vent du destin a mêlé nos branches voisines; elles se sont enlacées par hasard, et elles ont cru lier librement leurs étreintes. Un autre coup de vent les sépare. Pourquoi se plaindre? J'aurais dû être planté, tout seul, au milieu d'une lande, comme

un pin que j'ai vu, dressé sur la falaise de Quiberon, ridicule et superbe. Il frémissait à tous les vents. Il était inutile, il n'était pas beau, son écorce écorchait les doigts. Mais il se foutait du monde et quand l'air du large passait dans sa couronne d'aiguilles, il en sortait parfumé.

GUSTAVE.

LETTRE
DE BARBEY D'AUREVILLY
A LÉON BLOY

AVANT-PROPOS

En publiant la correspondance que Barbey d'Aurevilly lui avait adressée, Léon Bloy n'en a pas donné une édition tout à fait complète. Un sens aigu de la justice lui conseilla de soustraire à la curiosité du public une lettre dont le ton peu modéré et la cruauté des propos auraient pu tromper sur les vrais sentiments que Barbey portait à son jeune ami, et donner une idée fâcheuse du caractère d'un écrivain assez peu maître de soi pour étriller d'une main fort rude un homme qu'il estimait particulièrement. Le connétable des Lettres ne sentait pas médiocrement ; il s'exprimait

comme il sentait, avec plus de feu que de sens. Bloy s'étant permis, dans une de ses lettres, une critique légère, Barbey reçut ce petit coup dans un moment où des circonstances minimes, mais énervantes, le tournaient à grossir les désagréments, à prendre de l'ombrage d'un rien, à saisir le premier prétexte pour faire feu des quatre pieds.

Bloy eût tenu pour une indélicatesse de prêter, en publiant cette lettre, de l'importance à un mouvement de mauvaise humeur. Un de ses amis m'a communiqué ce document, recueilli dans ses papiers. Moins scrupuleux, et avec moins de raison de l'être, que le destinataire, il m'a paru que, précédées d'un avertissement discret, ces pages ne sauraient nuire à personne ; au contraire, elles éclairent l'âme de celui qui aimait à dire : « Moi, je suis un intense. » Au reste, les paroles qu'on dit, si l'on est en colère, ne trahissent point la pensée, mais expriment sous une forme exagérée et isolent de celles, plus favorables, auxquelles on s'attache d'habitude, des opinions que la

colère n'a pas créées, mais qu'elle met en circulation, et révèle souvent à celui-là même qui les portait en lui. Il ne faudrait pas attribuer à cette diatribe une valeur absolue ; il suffit de lui reconnaître le prix d'un complément d'information.

Valognes, hôtel Grandval-Coligny.
Mercredi, 11 novembre 1874.

Monsieur Léon Bloy mon ami.

Par les cornes du *Diable* (qui porte l'attribut des maris, quoiqu'il soit le patron des femmes), je me sens des démangeaisons de tremper ma plume dans votre sang, car je n'ai plus d'encre rouge. Mais vous n'avez pas de sang dans les veines, mon très doux monsieur Bloy, vous n'avez que de la bile, *et de la plus verte.* Qu'est-ce que cette querelle que vous vous permettez de me chercher? Si une fille de chambre imbécile n'avait pas renversé sur ma dernière main de papier de chez Picard ce flacon d'eau

de Cologne coupée de verveine, dont le parfum voluptueux a suspendu mon ire une première fois, j'aurais ri de votre impudence, monsieur le censeur ecclésiastique. Mais il pleut, je suis *spleenetique* comme un vieil Anglais, il me prend de furieuses envies d'étriller quelque aliboron. Vous arrivez bien à propos me tendre naïvement votre dos d'ascète hargneux, et je me sens d'humeur à rompre sur votre échine douze douzaines de verges neuves, et de vous botter le par un c... Après une si mirifique bastonnade, on pourra vous inscrire au *catalogue des saints* : saint Léon Bloy, vierge et martyr.

« *Je vois, dans votre religion, moins de passion pour la vertu que de curiosité pour le péché.* » C'est cela que vous voyez, mon très perspicace monsieur Bloy?

Quel cuistre a chaussé votre nez de besicles passées au noir de fumée? Je ne m'étonne plus que mon dernier article ait été *corrigé* par vous de façon à faire périr d'indigestion le plus vorace engloutisseur de *coquilles*. Par quelles *épreuves* me faites-vous passer? Vous allez sentir que mes *corrections* sont plus sévères que les vôtres.

Si Dieu le Père avait placé, au seuil de son paradis, un porte-clés aussi rébarbatif que vous, c'est alors, mon très charitable monsieur Bloy, qu'il y aurait eu beaucoup d'appelés et peu d'élus. Encore les rares brebis, assez pures pour montrer si blanche patte que leur candeur vous agréât, auraient, découvrant les crocs du chien de garde et ses yeux injectés de sang, pris le bercail pour une prison, et se fussent enfuies, bêlantes d'effroi,

par les célestes espaces. Vous êtes plus rigide, plus méprisant, plus désespérant, et mille fois plus insultant que tous ces *Messieurs* de Port-Royal et toutes ces Dames. Les jansénistes, du moins, ne couvrent pas d'injures les pécheurs ; il leur suffit de les damner, et la plupart des justes par surcroît. Vous les vouez tous à la géhenne, et debout sur leurs restes pantelants, vous vous exclamez fièrement : *Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là!* Mon très modeste monsieur Bloy, je crois que vous êtes jaloux de Jésus-Christ ; vous voulez persuader au monde que la croix dont vos épaules sont chargées (pas vos épaules, votre dos) est plus lourde que la sienne, et que vous chassez d'un fouet plus cinglant tous les vendeurs du *Temple*. On croirait, à vous ouïr, qu'il est votre

propriété et que vous y régnez seul. Je vous entends, mon très doux ami monsieur Bloy, crier : « *Laissez venir à moi les petits enfants, que je par un f..., la fessée à ces fils de chiens.* »

Ah ! vous êtes un chrétien militant, vous avez la vertu combative, vous voulez convertir à coups de bâton et faire périr par le glaive ceux qui résistent à vos menaces ! Notre sainte religion, monsieur le *néophyte* enragé, vénère les martyrs, elle n'a pas encore porté les bourreaux sur les autels. Ne vous êtes-vous donc élevé au sommet de la foi que pour cracher de plus haut sur les *mécréants?* La charité, la pitié, l'humilité, monsieur Bloy, mon très bienfaisant, mon très sensible, mon très modeste ami, sont des fleurs écloses dans le sang du calvaire. Les saints

savent sourire et pleurer, ils savent pécher à l'occasion, mais leur vertu n'est pas un matelas sous lequel ils étouffent les pécheurs calamiteux.

Vous abominez le péché. Vous avez raison. Je l'abomine aussi ; cela ne m'empêche pas d'en commettre, et d'assez gros pour que vous me refusiez l'absolution, si vous étiez le *Bénédictin* que je souhaiterais de vous voir devenir. Mais je le connais, pour le pratiquer. Et cela me donne de l'indulgence pour les faiblesses de l'homme ; je plains le pécheur que vous voudriez massacrer ; et je suis curieux de péché, parce que, hors la connaissance du péché, il n'y a point de connaissance de la vie ; et je suis humble, parce que je sais que le souvenir de ma faute d'hier ne m'empêchera pas d'y retomber demain, ni même

ce soir (et tout à l'heure, quand je vous aurai *réduit en poussière*). Que celui qui n'a point péché me jette la première pierre. A vous l'honneur ! Il ne s'agit pas tant d'être pur que d'aimer Dieu et son prochain. *Et son prochain*, mon bon Samaritain d'ami ! Il faut écrire ce qui plaît ; il me plaît de peindre des hommes grandioses et des péchés magnifiques ; mais mes livres sont moraux, par l'horreur, par l'effroi qu'ils inspirent, par l'admiration qu'ils provoquent, par ma propre religion qui frémit d'un bout à l'autre, comme une corde trop sensible que fait vibrer une main ardente. C'est une chaudière brûlante où tout cuit, se tord et se purifie ; et plus le péché flambe et fume, plus la flamme jaillit et s'élève, et chauffe et resplendit. La magnificence du péché, mon très ver-

tueux ami monsieur Bloy, quels merveilleux accents n'arrache-t-elle pas à la gorge du chrétien inspiré ; et n'est-il pas infiniment plus sublime et plus courageux d'étreindre ce sombre et puissant héros et de l'amener à merci après une lutte de Titans que de gratter le cuir d'un piteux rat d'église pour découvrir sous sa pouille une vertu débile? Il faut regarder l'ennemi face à face, lui porter de splendides coups, d'une épée loyale et de pur acier, qui blesse à mort, mais n'envenime point la plaie.

Ne le prenez pas de trop haut avec le *Diable*, mon très angélique ami, monsieur Bloy, vous ne sauriez lui causer de plus grand plaisir. Le péché contre l'esprit, *le seul qui ne s'efface point*, ressemble assez bien à cela. Ne vous adjugez

pas toute la vertu du monde, *quoniam nominaris Leo.* Les bons petits chrétiens, fermes dans la foi, moins fermes dans leur chair, ne progressent pas à coups de trique sur les voies du Seigneur ; il vaut mieux les prendre par la main, les protéger des chutes, les relever si le pied leur manque, et exalter leur courage par des chants magnifiques, comme vous savez en lancer, quand vous ne faites pas le pédant.

Vous m'avez échauffé les oreilles, j'ai tiré les vôtres. Vous connaissez assez tout le bien que je pense et que j'attends de vous, pour me remercier de cette bastonnade. *Qui aime bien corrige bien;* je veux que vous deveniez parfait, *bonus miles Christi*, vous savez ce qui vous manque.

Et maintenant, à votre tour de bien corriger. J'envoie par ce même courrier les quatre premières feuilles de mon article au *mamelouk*. Après vous avoir fait passer à la torture, je vais vous mettre aux fers, au bien faire, au mieux faire que la dernière fois. Que pas une virgule n'échappe à votre vigilance ; rappelez-vous que j'écris en surcharge les mots qui me paraissent illisibles (quoiqu'ils ne le soient probablement pas, et certainement plus pour vous). Attelez-vous à cela dimanche, le Frédégondien et vous. Une faute d'impression *dénature* les miennes et noircit le ciel, ce qui est un péché, car il était, tous ces jours-ci, éblouissant et doux comme certaines de mes pages. Il l'était, il le redevient ; l'orage est passé, sans doute la couleur de mon âme détermine

la couleur du temps. La foudre est tombée, le dieu à l'arc étincelant perce de flèches d'or le flanc des nuages ensanglantés qui fuient devant le beau vainqueur. Je vous quitte pour aller me rouler dans la lumière humide, et voir fumer la terre chaude ; ma main chargée de rayons vous lance une bénédiction.

J. Barbey d'Aurevilly.

LETTRE
DE M. MARCEL PROUST
AU MARQUIS DE SAINT-LOUP

AVANT-PROPOS

A monsieur Marcel Proust.

Vous m'excuserez, mon ami, de vous trahir ainsi. Vous m'avez communiqué une lettre que vous écriviez à Saint-Loup. Je la publie, c'est mal, mais je vais faire tant d'heureux que cela vaut bien une indiscrétion. Le destinataire est mort depuis longtemps ; je n'ai pas été surpris de vous voir continuer une correspondance condamnée à demeurer sans réponse, mais non sans agrément. Saint-Loup aimait en vous une certaine qualité d'esprit et de cœur dont il était seul à saisir et à goûter la nuance et le prix. Vous lui apparais-

siez sous un aspect particulier, qui, n'ayant été d'abord que l'image illusoire qu'il prenait de vous, tendait à devenir exacte et naturelle. Vous vous plaisiez à revêtir cette apparence spéciale, qui n'était vous-même que par rapport à lui ou que la partie de vous-même qui ne se montrait à la surface, ne jouait, ne devenait réellement vivante que sous la lumière de son regard seul capable d'éclairer et d'animer cette face ordinairement sombre et muette. Ainsi il vous avait en quelque façon créé, en vous poussant à vous manifester d'une manière inédite, ou plus exactement, en disposant dans un ordre nouveau les éléments de votre caractère, d'habitude autrement répartis. Il est naturel que vous vous plaisiez à conserver cette figure qui vous agrée, après le départ de celui qui en fut le révélateur, et que vous continuiiez, pour ne rien détruire des circonstances favorables, vos relations avec lui. Il n'est plus là ; la chose est de peu d'importance ; vous l'imaginez là ; et cela seul importe. Il est là, puisque vous vous montrez tel que

vous êtes en sa seule présence. Que ce soit au prix d'une fiction, je n'en ai nul souci, ni vous. Le destinataire est mort ; fort bien ; nous savons que l'expéditeur peut être mort aussi depuis des siècles. Pourtant il continue d'écrire.

Note de l'auteur. — Quand j'écrivis les pages qui suivent, Marcel Proust vivait encore. Et le billet qui fait l'avant-propos qu'on vient de lire est le seul de ce livre qui ne soit pas apocryphe : même, son destinataire l'a reçu. C'est pour cela que je le reproduis sans y rien changer. Mais je sais bien que j'aurais pu tout aussi bien le lui écrire après sa mort, et tout ce que j'imagine des relations de Proust et de Saint-Loup après la mort de celui-ci, je pourrais le dire sans l'imaginer, de mes relations avec cet ami très aimé aujourd'hui disparu. Qu'il veuille bien recevoir ce témoignage d'affection, il est si vivant, si présent pour moi.

Monsieur Marcel Proust
au marquis de Saint-Loup (fragment).

...Mme de la Villetournois, quand j'allai la voir, à mon retour de Balbec, m'apprit que Mme Cottard avait eu la bonté de venir prendre de ses nouvelles, sur le bruit qu'on avait fait courir qu'elle avait eu la migraine. Le seul fait qu'elle m'entretînt de cet événement, qui ne pouvait m'intéresser, car je connaissais peu Mme Cottard et m'en souciais moins encore, révélait l'importance qu'elle y attachait, importance qui venait, plus que de cette affaire elle-même, laquelle était minime,

de tout un jeu de sentiments, de pensées, de scrupules, de préjugés, qu'elle avait mis en mouvement dans l'âme de Mme de la Villetournois. En effet, quoique la phrase par laquelle elle me fit connaître cette visite fût aussi insignifiante en apparence et par les termes qui la composaient, que la nouvelle dont elle me faisait part, le ton dont Mme de la Villetournois la prononça — et ceci même, qu'elle l'eût prononcée — lui prêtait une infinité de sens, laissait entrevoir tout un monde de sous-entendus, reliés entre eux, malgré qu'ils parussent opposés, par ce lien de la coexistence et de la communauté d'origine, qui est cause que deux sentiments, dont chacun devrait exclure l'autre, s'ils naissent en même temps, d'une même source, dans une

même personne, échangent forcément des fibrilles, s'enchevêtrent, à mesure qu'ils croissent, se pénètrent par des ramifications, simplement nouées d'abord, puis confondues, et, ne pouvant plus être séparés, sans être du même coup altérés, manifestent ainsi que la loi distinctive des effets nés d'une même cause ne prévaut point sur la loi attractive de l'identité originelle, qui rapproche ce que l'autre tendait à séparer (et qui fait, par exemple, que deux fils nés d'un même père, qui ne se ressemblent pas, s'ils ont à leur tour des fils, ceux-ci, empruntant à leurs pères non point les traits qui les différenciaient — et qui résultaient du partage, que la nature avait imposé, des qualités de leur père, partage qui était cause que, chacun d'eux ressemblant à son père, mais point par les

mêmes côtés, ils ne se ressemblaient pas entre eux — mais la petite part de ressemblance à leur père qu'ils avaient commune, et développant cette part, se ressemblent). C'est ainsi que, parce que Mme Cottard avait fait la première visite à Mme de la Villetournois, laquelle se trouvait être sa cadette de vingt-deux ans, celle-ci ne laissait pas d'être touchée d'une marque d'affection assez inattendue, et d'autant plus émouvante, de la part d'une dame âgée qu'elle n'avait rencontrée que rarement et dans des circonstances peu favorables à l'éveil et peu préparatoires à l'expression d'une telle sympathie, et en même temps choquée de ce manque d'usage qu'elle ressentait trop vivement pour que sa satisfaction n'en fût pas diminuée, cependant

qu'elle était, d'autre part, augmentée, à l'idée d'avoir éveillé une amitié assez forte pour que celle qui l'éprouvait n'hésitât pas, pour la manifester, et, ce faisant, la satisfaire, à violer les habitudes du monde, et à s'introduire, sous son couvert, chez une femme plus jeune qu'elle, dans le salon très fermé de qui elle n'était pas encore reçue. Mais si la cause de cette irrégularité était, à première vue, flatteuse, l'irrégularité même de cette démarche tourmentait Mme de la Villetournois de plusieurs manières (de même qu'un homme décoré, sans aucun titre à l'être, et grâce à un passe-droit, sent à la fois la douceur de cette distinction, et l'injustice à laquelle il la doit, et éprouve, en même temps qu'une reconnaissance gênée, un bienveillant mépris à l'égard du ministre,

son ami, qui abuse de sa fonction officielle pour s'acquitter, à peu de frais, d'une dette personnelle, ou acheter son silence, ou s'assurer un appui futur dans quelque affaire où l'État n'aura rien à voir) et d'abord parce que tout manque d'usage impressionne, d'une façon réflexe, et désagréable, une femme bien élevée, accoutumée à enregistrer les manques de tact, mécaniquement, sans prêter d'attention aux causes qui peuvent l'expliquer, et dans une certaine mesure, l'excuser — comme le juge, quand il siège, ne connaît que les actes délictueux ou criminels, non les intentions — et à les reconnaître infailliblement par la gêne qu'elle en éprouve, comme une personne affligée d'un cor est avertie, par sa souffrance, d'un changement de temps. D'autre part, sa poli-

tesse chatouilleuse lui faisait penser que (encore qu'elle ne pût, en justice, se reprocher de ne l'avoir point fait) elle eût dû, puisque Mme Cottard était résolue à la voir, au mépris des conventions mondaines, lui éviter une démarche pénible à sa dignité (ou tout au moins pénible à Mme de la Villetournois, qui, très soucieuse de sa dignité, avait de celle de Mme Cottard une conscience plus exacte que cette dame, et souffrait, en conséquence, davantage des offenses qui étaient infligées à ce sentiment noble) en l'allant voir d'abord. En même temps, l'idée que Mme Cottard, tout en sentant peut-être la faute qu'elle commettait, l'avait pourtant commise, la portait à douter que la seule affection — que nous avons vu qu'elle s'étonnait d'avoir inspirée, mais de la réalité de

laquelle elle avait été, d'abord persuadée — eût poussé Mme Cottard, et à supposer qu'il s'y mêlait peut-être quelque mobile intéressé que, une fois admise sa possibilité, il n'était pas difficile de démêler, la femme du professeur devant imaginer que Mme de la Villetournois, dont la politesse raffinée était connue, ne manquerait pas de lui rendre sa visite, préférant s'encanailler un peu que de faire une grossièreté, ou quelque chose qui eût pu être considéré comme une grossièreté, sans en être réellement une, par les gens qui n'ont pas d'usage, en s'abstenant. Et de songer que l'intérêt avait dicté une démarche (dont elle ne doutait plus maintenant, cette possibilité ayant reçu une explication plausible, qui, quoiqu'elle ne fût elle-même qu'une

hypothèse, l'avait transformée en certitude, en vertu de cet axiome féminin — combien d'hommes sont femmes sur ce point ! — que la dernière imagination fait preuve) que, dans la bonté de son cœur elle avait attribuée d'abord à une marque d'affection, et dont elle avait cherché à excuser l'irrégularité sur la délicatesse de l'intention, chagrinait à la fois son optimisme (qui prêtait toujours de belles raisons aux actes même les plus répréhensibles), choquait à nouveau son sens mondain (atteint, nous l'avons vu une première fois, par un choc en retour dont la réflexion avait pallié l'effet, mais qui, dans cette reprise, ne trouvant plus d'excuse à un procédé si extraordinaire, ressentait de nouveau, et plus vivement, le manque d'usage), blessait la tendresse

de son cœur (qui, trouvant comme cela se voit, une plus grande douceur à être aimé qu'à aimer, se désolait d'une désillusion qui affectait sa vanité, sa clairvoyance et son sentiment, encore qu'il fût lui-même demeuré fort indifférent et que Mme Cottard lui comptât autant comme rien), révoltait son honnêteté, mais en même temps, par la vertu de cette loi de compensation, qui fait découvrir un certain charme au fond des pires amertumes, flattait et réjouissait la malveillance que la femme la plus généreuse, la plus orgueilleuse même et qui se soucie le moins des autres, porte au fond d'elle-même et qui n'est autre chose que l'instinct de sociabilité réduit à sa plus simple expression.

J'avais à peine eu le temps d'expliquer à cette partie de moi-même, tou-

jours curieuse de reconnaître, derrière les formes apparentes, la vérité des sentiments, multiple, et dont chacun des aspects n'est point également énigmatique (telle une femme couverte de plusieurs voiles superposés et d'inégale longueur, qui laissent deviner la jambe sous un léger transparent, dissimulent davantage la cuisse, se croisent plus nombreux à la ceinture, et caparaçonnent enfin le corsage sous une série de tuniques qui lui ôtent sa ligne, et parfois même la liberté de ses mouvements), la phrase insignifiante, de contexture bienveillante, mystérieuse de ton, et si chargée de sens dissimulés, qu'avait prononcée Mme de la Villetournois, quand Swann entra, et, ayant baisé la main de notre hôtesse, avec une grâce où je reconnus le Swann des an-

ciens jours (celui qui reparaissait quand on le rencontrait débarrassé, dépourvu, ou privé d'Odette, dans la société qu'il avait fréquentée avant son mariage, qu'il continuait de fréquenter sans elle, où rien par conséquent n'évoquait sa femme, et où rien au contraire n'empêchait d'évoquer le Swann qu'il avait été, qu'il continuait d'être en puissance, et qui ne se manifestait que par intermittences, alternant avec l'autre Swann, qu'il était devenu, sans qu'aucun de ces deux aspects — l'un plus ancien et plus rarement extrait aujourd'hui des bas-fonds où il sommeillait d'habitude, l'autre, d'acquisition plus récente, mais dont le domaine, plus tardivement constitué, était aussi le plus étendu — empiétât sur celui qui se manifestait, l'influençât, ne fût-ce que par son souvenir,

empêchât Swann d'être tout entier, à chaque moment, avec sincérité, à son rôle actuel, sans que l'on pût même dire que ce fût un rôle qu'il jouait, car il n'était pas comédien, ou l'était à la façon de ces très grands artistes, qui incarnent à tel point le personnage qu'ils représentent que c'est ce personnage qui vit, et non eux, qui ne lui ont prêté que leur apparence physique et leur génie, génie dont ils n'ont d'ailleurs aucun usage dans le courant de leur vie personnelle, et qu'on peut dire qui leur appartient moins qu'il n'est l'élément fondamental de l'existence des — ou si l'on veut, l'étincelle créatrice dont le jaillissement anime les — créations diverses que porte sur la scène, au hasard des spectacles, dote d'une vie ardente, superbe et momen-

tanée, mais à laquelle au fond il ne participe pas, l'acteur prodigieux que ses familiers connaissent pour être un homme d'intelligence médiocre, de goûts vulgaires, de mœurs fâcheuses, et qui n'a d'éclatante et de vraiment au-dessus du commun que sa vanité), serra la mienne avec affection, me demanda des nouvelles de mes parents, et se mit à parler avec cette grâce extrême qu'il savait trouver quand il voulait plaire et qui (quoique, en l'analysant, on pût reconnaître qu'elle était constituée d'éléments bien définis, l'agrément de la voix, qu'il avait d'une flexibilité étonnante, tant pour la variété des octaves qu'elle parcourait que par la virtuosité miraculeuse de cette course à travers les tons, la sobriété et la précision des gestes, qui ne soulignaient pas les pas-

sages remarquables, mais simplement les signalaient (de même qu'un homme qui a du monde, s'il rencontre, sur une promenade, quelque personnage notoire, n'ira pas le montrer du doigt, il l'indiquera d'un mot et d'un clin d'œil à son interlocuteur, pour allumer et satisfaire la curiosité de celui-ci, et pour tirer vanité de cette connaissance qu'il a de la physionomie de quelqu'un dont le portrait s'étale, d'ailleurs, à toutes les devantures), le choix de ses sujets de conversation et la façon dont il les traitait (proportionnant l'un et l'autre, avec l'exactitude minutieuse d'un chimiste dosant les gouttes d'un mélange délicat, non seulement aux facultés de son auditoire, et non seulement au nombre des gens qui l'écoutaient, mais encore au lieu où il se trouvait, — car

il n'eût pas dit les mêmes choses, ou bien il eût trouvé d'autres façons de les dire, aux mêmes personnes, selon qu'il les eût rencontrées dans un salon, ou par exemple, sur une plage, — et même à l'heure et à la saison, y ayant certains récits, ou certaines habitudes de narration qui n'obtiennent tout leur effet que le soir, aux lumières, et d'autres, en plein air, à l'heure où l'on prend le café, sur une terrasse en été, et la puissance de son esprit, qui, même quand il était profond, se parait de formes délicates ou piquantes, pour se faire plus attrayant, et s'excuser, en quelque façon, d'être si fort en s'efforçant à ne le point paraître), semblait, non pas le résultat de plusieurs agréments calculés avec soin et harmonieusement fondus, mais l'émanation naturelle d'un homme

qu'il suffisait qui fût là pour charmer.

Il y avait, derrière le fauteuil où Swann était assis, une petite table, couverte d'un tapis de soie, sur laquelle une tasse de Saxe, fragile et précieuse, ouvrait sa corolle laiteuse. Cette tasse eût été plaisante si l'on ne se fût demandé pourquoi elle se trouvait isolée par une attention qui manifestait le désir qu'on avait de la mettre en évidence, derrière un fauteuil qui la dissimulait. Elle me rappelait une jeune femme, que je connaissais, et qui, après avoir apporté tous ses soins à se parer pour un bal, car elle était coquette, se décidait parfois à demeurer chez elle, car elle était capricieuse, et passait une partie de la nuit, à lire, dans sa chambre, vêtue de cette même toilette, dévoilant, sans qu'aucun regard en pût jouir, ces mêmes

appâts qui lui eussent valu dans le monde tant de suffrages, eussent allumé chez les hommes tant de convoitises, d'ailleurs vaines, car elle était honnête, et tant d'envie chez les autres femmes, toutes choses qui étaient ses meilleures raisons de vivre, et dont elle se sevrait volontairement pour un soir, sans que l'on sût, ni elle-même, exactement pourquoi. Il eût suffi que Swann remuât un peu son fauteuil, et la tasse, renversée de son socle léger, se fût éparpillée en miettes sur le tapis. Mais il ne faisait point ce geste, et je songeais que, si c'eût été un rustre, il n'eût pas manqué de le faire, non que ce geste témoignât d'une mauvaise éducation, mais parce que certaines gens ne peuvent pas ne pas exécuter un geste, quand, apparemment innocent, les circonstances en font une

balourdise, ne pas dire une parole, innocente en elle-même, mais qui par hasard à cause d'une personne qui est là, ou du double sens qu'elle propose, sans qu'ils s'en doutent, est un impair, et qu'un homme du monde n'eût point fait ou n'eût point dite, non par connaissance des usages, prudence, adresse ou discrétion, mais par une sorte d'instinct qui le protège, et est en somme la cause et la justification de son prestige, et par la possession duquel il est inégalable, même à ceux qui le fréquentent depuis bien des années, vivent comme lui, avec autant d'honnêteté, et lui sont supérieurs par l'intelligence, par le talent, par la fortune, mais qui n'y sont point nés.

M. de la Villetournois, le mari de notre hôtesse, entra. Swann se leva pour le

saluer. Dans ce geste qu'il fit, le pan de sa jaquette effleura la tasse de Saxe. Si léger que fût le contact, il causa la ruine du bibelot, qui, déséquilibré, roula sur le tapis, et s'y brisa.

Avec lui parut se briser la conviction qui venait de se former (ou plutôt se formuler) en moi que les hommes du monde sont, de la part du destin, l'objet d'une prédilection. Mais les idées générales, même si elles s'échafaudent sur un seul fait et ne sont en définitive que des hypothèses, quand c'est nous qui les engendrons, et que nous venons de le faire, ne se résignent point si facilement à la ruine ; et cela tient sans doute à ce que ce fait particulier sur quoi nous les fondons ou croyons les fonder, n'est que le dernier, seul remarqué, d'une série d'autres faits analogues, emma-

gasinés dans les parties obscures de notre conscience, celui qui fait enfin jaillir une idée que les autres ont préparée, élevée, assise, et qui n'attendait plus qu'une circonstance favorable et ce dernier apport, pour se produire toute armée (apport qui ne serait rien par lui-même, et dont toute la vertu consiste dans l'opportunité de son apparition, de même que la pointe aiguë d'un roc qui saillit à la surface de la mer, n'est que la plus petite partie, mais supérieure et par là révélatrice d'un vaste banc de récifs qui perçant l'Océan, repose sur les sables profonds par une base large et solide) ; aussi la rapidité de cette conception, et sa légèreté apparente, ne nous trompent pas, au fond, sur sa lente préparation et la solidité de son fondement. Je me trouvai dans

l'alternative ou de croire ma théorie fausse, ce qui était inadmissible, ou de croire que cette théorie, juste, ne trouvait pas ici son application, ce qui était assez piquant, puisque c'est le fait même qui me l'avait proposée, dont je doutais qu'il fût une conséquence de cette théorie (de même, en somme, qu'un navire venant heurter un banc de récifs à fleur d'eau mais encore invisible, révèle son existence, et par là joue le rôle que tenait, dans ma première comparaison, le sommet saillant d'un rocher qui fait corps avec la masse du récif). Ce qui revenait à dire que l'idée se présenta à moi que Swann n'était pas un véritable homme du monde (quoiqu'il fût universellement reconnu pour l'être, et que, pour ma part, je n'eusse jamais douté qu'il en fût un) puisqu'il

violait une loi mondaine, que j'estimais inviolable parce que c'est moi qui l'avais instituée ou plutôt découverte, et qu'elle était trop fraîchement issue de mon esprit pour que les assauts du doute lui fussent préjudiciables.

M. de la Villetournois manifesta, devant ce désastre, une indifférence superbe et un tact que beaucoup eussent jugé parfait. A Swann, qui aussitôt le malheur consommé s'était jeté à quatre pattes, et ramassait les morceaux de la tasse avec une vélocité telle qu'on eût dit que dans son esprit la promptitude avec laquelle il en aurait fait disparaître la trace devait dans une certaine mesure réparer l'accident, il se contenta de dire en souriant, et avec une insouciance, à mon avis trop bien jouée : « Ne vous donnez pas tant de

peine, et surtout ne vous tourmentez pas ; c'est un objet sans valeur, auquel je ne tenais pas du tout. » Chacune des quatre personnes réunies dans le salon savait qu'aucun objet de cette pièce n'était sans valeur, et que, outre celle qui lui était propre, soit par sa beauté, sa rareté ou son ancienneté, il en possédait, pour M. de la Villetournois, deux autres, celle d'abord de lui appartenir, et puis celle, soit d'un souvenir familial auquel il était fort attaché, soit d'une chose acquise avec difficulté, et dont le prix s'augmente de l'effort qu'on fournit pour se la procurer et des incertitudes, heureusement terminées, par lesquelles on passe avant d'en devenir l'amoureux possesseur, selon qu'il l'avait reçue en héritage d'un de ses ancêtres (et il savait exactement lequel) ou pour-

suivie longtemps de ses désirs, de ses tentatives, de ses ruses, pour l'arracher enfin, à prix d'argent, mais moins cher qu'il n'était estimé, à un brocanteur adroit, mais qu'il surpassait en finesse, ou à un amateur aussi convoiteux, mais moins tenace, moins habile, ou moins fortuné que lui.

Le moindre de ces objets, outre qu'il attestait chez lui un goût héréditaire, une richesse ancienne constamment maintenue et noblement utilisée, et sa curiosité infatigable, jouait aussi le rôle de prétexte à ces évocations sentimentales où la mémoire se plaît, et où il entre tantôt le regret de ce qu'on a désiré vainement d'atteindre, et dont quelque détail brusquement apparu éveille le souvenir, ou, comme c'était le cas, la satisfaction orgueilleuse et tendre que

la vue d'un objet encore agréable inspire, quand on se reporte aux heures où, déjà aimé, il n'était pas encore possédé, et quand, imaginé non plus tel qu'il était, paré de la grâce excitante et inquiète de l'incertitude, mais à travers la certitude postérieure de la possession, le désir ancien nous apparaît comme la naissance d'un sentiment dont la fraîcheur, non point diminuée par l'habitude, comme il est aujourd'hui, ni irritée par l'angoisse d'une déception possible comme elle était naguère, participe à la fois de l'impatience joyeuse et de la tranquille confiance d'un amour point encore réalisé mais assuré de l'être, et qui ne se presse pas, sachant ou soupçonnant que le plus doux moment est celui où les violons s'accordent, quand on ne peut plus douter que le

rideau se lèvera. Pour M. de la Villetournois, le moindre ornement de ce salon lui rappelait soit la période de sa vie où il avait espéré sa conquête, et qui survivait dans sa mémoire, toute teintée de cet espoir, qui, ayant été alors son plus vif sentiment, et demeurant le moins affaibli, colorait tous les autres qui n'en étaient, ou duquel ce qui subsistait de ceux-ci n'était que le reflet ; soit une époque de l'existence auguste de sa lignée, dont chacun des membres était caractérisé dans son esprit, plus que par ses traits peints sur une vaste toile par un maître éminent ou que par les faits glorieux grâce à quoi il avait reçu dans l'histoire une place plus ou moins notoire, par celles des acquisitions desquelles il avait accru le patrimoine artistique de la famille,

duquel M. de la Villetournois était, pour l'heure, le dépositaire.

Ainsi, nous savions que cette tasse de Saxe lui était chère, et il savait que nous le savions. Son détachement apparent ne pouvait tromper personne, et il ne pouvait en douter. Les formes indifférentes et polies qu'il affectait d'employer l'étaient si excessivement, qu'au lieu de dissimuler son émotion, son amertume, son chagrin, sa fureur, elles en attestaient la violence (de même que dans un positif, les parties de lumière sont d'autant plus noires qu'elles seront, sur le négatif, plus éclatantes), aussi bien que si, se laissant emporter par un mouvement naturel, il eût jeté Swann par la fenêtre, ce qu'on sentait qu'il souhaitait de toutes ses forces (et ce qui eût,autant qu'au sien, nui au

prestige que le mari d'Odette conservait à mes yeux, n'y ayant rien de plus ridicule qu'un homme pris par le fond de culotte et lancé d'un deuxième étage, ridicule qui eût d'ailleurs été définitif, car il s'y fût infailliblement rompu les os, et la dernière image que j'en eusse conservé, l'eût rendu à jamais grotesque, car, comme j'ai l'horreur du sang, je n'eusse pas été contempler dans la cour ses membres pantelants et même me fusse efforcé à ne pas imaginer cette vue). Et ses paroles étaient si évidemment le contraire de ce qu'il pensait, qu'on ne pouvait pas ne pas songer que le ton dont il les prononçait ne fût, aussi exactement, à l'opposé du véritable qui grondait en lui sans trouver d'issue. Si bien que, par trop de tranquillité il manifestait, aussi clairement que par

la fureur la plus désordonnée, tout ce qu'il éprouvait, et augmentait ainsi la honte du maladroit, ce qui était stupide, d'un goût douteux, et m'étonnait de la part d'un homme aussi parfaitement élevé que M. de la Villetournois. C'est que je ne connaissais pas encore l'âme d'un collectionneur, et que j'ignorais qu'un homme, fût-il le plus honnête, même le plus scrupuleux, le plus timide, le plus poli, si sa passion entre en jeu, ne connaît plus ni la pudeur, ni la probité, est capable de toutes les audaces et de tous les manques de tact, sort de lui-même, pour ne montrer que ce qui est au fond de tout homme, et que tous les vices révèlent la bassesse, la cupidité, la haine, et la sottise...

Marcel PROUST.

LETTRE
D'ANATOLE FRANCE
A MADAME CAROLINE DUPONT-BIHAN

AVANT-PROPOS

Madame Caroline Dupont-Bihan, ma grand'-tante maternelle, était une amie d'enfance de M. Anatole France. Elle vivait, depuis un long temps, retirée à la campagne et fort isolée. Elle ne voyait plus, depuis bien des années, son compagnon de jeux ; mais ils correspondaient assidûment, et le ton charmant de ses lettres plaisait à l'illustre écrivain. Elle avait beaucoup de vivacité d'esprit et peu de jugement, un attachement fidèle à ceux qu'elle aimait et peu de désir de les voir, car elle vivait surtout par l'imagination. Sa vieille domestique m'a dit qu'elle avait un

caractère affreux, qu'elle était tatillonne, vétillarde, égoïste, et de rapports difficiles. Je n'en veux rien croire ; je la connaissais peu et je l'aimais ; elle me recevait sans grâce, et m'écrivait des lettres remplies d'une affection touchante. Quand j'eus la douleur de la perdre, voici quelques mois, je trouvai dans ses papiers, parmi beaucoup d'autres, la lettre de M. France que j'ai l'indiscrétion de publier ici. Elle m'a paru digne de plaire, par tout ce qu'elle révèle, et peut-être de convaincre. J'y vois un aveu, non dépouillé d'artifice, et mêlé de plaisants mensonges, qu'une femme d'esprit peut recevoir, quand elle est séparée du monde et tenue pour discrète. Cet homme éminent me pardonnera de livrer au public ces quelques pages dont le sujet, la négligence du style et les contradictions nombreuses attestent assez qu'elles étaient écrites pour demeurer ignorées. Mais tout ce que produit un tel écrivain mérite d'être connu de tous ; d'ailleurs, j'use en quelque façon du droit de représailles. Malgré les précautions du début,

j'ai de bonnes raisons de croire que ma grand'-tante a été convaincue de la sincérité du récit ; elle n'a pas survécu à sa déception. Ce trépas confirme M. France dans l'opinion qu'il a que la vérité n'est pas bonne à découvrir, et que les mortels ne peuvent, sans y succomber, en prendre connaissance. Cette conclusion ne ressuscitera pas ma bonne tante ; elle ne me console pas. Mais peut-être M. France la trouvera-t-il assez délectable?

Anatole France
à Madame Dupont-Bihan.

Juillet 1922.

MA CHÈRE VIEILLE AMIE,

Votre inquiétude me réjouit. Il m'est doux de songer que je puisse encore vous étonner, après avoir été pour vous, durant une douzaine de lustres, un sujet constant de surprises. Vous avez vécu près de moi, depuis un si long temps, dans un aveuglement merveilleux. C'est, je pense, que vous m'aimez. L'amitié est habile à se leurrer elle-même ; c'est un privilège qu'elle dispute à l'amour. Elle y réussit mieux que lui, y étant

plus intéressée. On choisit ses amis, on ne choisit pas ses amants. Et, les ayant choisis, on se pique d'avoir su faire un heureux choix, et de les conserver. Rien ne coûte à l'affection pour s'établir solidement et parer son objet des grâces imaginaires dont il doit s'envelopper pour paraître plaisant. Elle demeure attentive à n'être point déçue ; elle sait déployer, pour cela, des artifices admirables. Ses désirs ne sont pas soumis à l'emportement des sens, ils ne se soucient pas d'éteindre et d'allumer sans cesse de nouveaux feux ; aussi volage que l'amour, en demeurant fidèle, elle modifie, selon son gré, l'apparence de ceux à qui elle s'attache. Ainsi elle réalise avec aisance l'unité dans la diversité, et concilie la douceur charmante qu'on trouve à l'habitude,

et le perpétuel besoin de changement, source de nos folies. Je vous ai plu jadis, sur une image aimable et fausse que vous avez prise de moi, et j'ai continué de vous plaire en vous abandonnant à cette séduction mensongère. J'ai quelque remords aujourd'hui de suspendre le cours de vos illusions innocentes, et de vous offrir de votre vieil ami un portrait véridique. Je ne consentirais pas à une épreuve si cruelle, si j'étais assuré de vous convaincre. Mais je sais qu'une vérité choquante et que l'on vous propose n'a point de force contre une plaisante erreur que l'on a soi-même forgée. Et je sais aussi la crédulité des femmes quand on les trompe, et leur incomparable méfiance, dès qu'on leur parle avec sincérité. Et je n'ignore pas combien l'esprit est ingénieux à dérouler

dans ses écarts une suite harmonieuse. L'idée que vous vous faites de moi est simple et séduisante : vous vous attachez fortement à reconnaître en moi un esprit mouvant, curieux et serein ; l'incertitude de mon caractère est sa marque la plus certaine, et, s'il était plus assuré, vous perdriez votre assurance. C'est une opinion flatteuse ; il ne lui manque que d'être fondée. Mais les femmes ne se soucient pas du fondement des choses, qui est sévère et nu ; elles possèdent l'art précieux de broder sur la trame grossière de la vie des dessins compliqués, et elles ne voient que ces dessins, qui donnent du prix à l'étoffe et constituent sa fin dernière. J'aime le mythe de Pénélope, défaisant chaque nuit l'ouvrage de la veille, pour en refaire le lendemain un autre dif-

férent ; ainsi elle perd le souvenir et trompe son attente en se plaisant aux jeux inconsistants et doux de l'imagination. Je ne ressemble pas mal aux femmes pour cela. Vous ne me croirez donc pas si je vous dis franchement des choses contrariantes. C'est pour cela que je les dis.

Les hommes de ce temps pensent que je suis savant, et je passe à leurs yeux pour un profond philosophe. Je me suis appliqué à les entretenir dans cette erreur, qui leur est nécessaire ; ils sont fiers d'honorer en moi un prince de la sagesse, et de montrer, en m'admirant, un goût délicat et un jugement assuré. Mon aveu les humilierait, il les ferait douter d'eux-mêmes. Vous le recevrez, mon amie, avec plus de sérénité. Si vous partagez leur illusion, le monde entier

en proclamerait la vanité sans que le doute vous atteignît.

Vous me connaissez mal. Si je vous dis que je suis ignorant et paresseux, vous vous exclamerez. Cependant je le suis, et je ne tiens pas cela pour une faiblesse. Ce sont deux grandes qualités ; un usage adroit leur donne du prix. Il n'est pas bon d'être savant, et d'abord parce qu'on désire de le devenir davantage. Les savants obscurcissent la face brillante du monde en prétendant l'expliquer, ils gâtent le plaisir de vivre en lui cherchant des raisons, ils le gâteraient bien davantage si leur recherche aboutissait à quelque morne certitude. Ils montrent constamment une indiscrétion stupide ; un beau visage énigmatique les irrite et les inquiète ; ils veulent connaître son secret, incapables

d'entendre que la beauté, pour être aimable, doit demeurer mystérieuse et que la fantaisie s'évanouit, privée d'aliment, quand périt l'ignorance. Une naïveté merveilleuse les dispose à croire que tout existe en vue d'une fin, et qu'il suffit d'un peu de génie pour déterminer cette fin. Ils ont une grande foi dans la science et dans leur propre jugement ; cela les rend bien ennuyeux. Ils pensent qu'une idée doit être juste ou fausse ; ils forcent, par leur insistance, un esprit paisible et poli à leur donner raison ou tort. Je n'aime pas cette tyrannie. Il y a de belles idées et de plaisants rapports ; qu'elles soient bonnes par surcroît, qu'ils satisfassent à la logique d'un raisonnement bien conduit, je n'en suis pas incommodé ; mais je ne veux pas le savoir. Tout l'agrément de la vie est

d'imaginer d'aimables fictions ; une curiosité raisonnable s'emploie à multiplier leurs attraits, ce serait de sa part une grande folie que de prétendre démontrer qu'elles sont justement attrayantes. Chercher la vérité est un jeu puéril, digne des barbares que nous sommes qui attribuons à la raison et aux exercices de l'esprit une place dans la cité et un rôle dans l'économie du monde. Mais le monde n'existe que si nous le concevons, et chacun porte en soi l'univers ; il dépend de nous qu'il soit ennuyeux ou plaisant, il est tel qu'il nous apparaît ; si sa vue nous déçoit, changeons notre regard. On ne connaîtrait plus le nom de Platon, s'il avait prétendu imposer à Athènes l'usage de sa république ; il n'avait souci que de concevoir un univers harmonieux, agréable

à son esprit, conforme à ses désirs, non de fonder sa conception sur une connaissance exacte des hommes et des institutions, encore moins de l'appliquer.

Il est plus aisé, mon amie, d'ignorer les opinions des hommes que de n'en pas tenir compte. L'ignorance et la paresse sont les colonnes de la sagesse. Je dois à ces vertus quelques avantages, et particulièrement, cet apparent scepticisme, qui fait, avec un certain art du style, mon illustration la plus certaine. Je ne crois à rien, non point que je doute de tout ; mais l'utilité de croire ne m'apparaît pas avec évidence. C'est une besogne ingrate, épuisante et vaine que de poursuivre une certitude ; je vois que tous les hommes s'acharnent à ce rude labeur, et ceux qui croient avoir, au terme de leur vie, atteint la

vérité, se contredisent entre eux. Je suis sceptique avec aisance et bonne foi, parce que, n'ayant rien approfondi, je n'ai point à me détacher. On a tort de croire que je nie ; je ne sais pas, je ne veux pas savoir, pour mieux conjecturer. Je n'attaque point la vérité ; je doute de son existence et j'emploie mon industrie à éviter sa rencontre, si, par aventure, elle n'était pas une fiction. Ainsi je lui témoigne plus d'amour et plus de respect que ses barbares adorateurs qui portent sur ses voiles une main sacrilège. Elle n'est digne de notre vénération que si elle demeure inaccessible. Je l'imagine, claire et pure, régnant de loin sur un univers qui l'ignore, tout peuplé de ses simulacres ; le peuple aime la religion, mais il préfère les faux dieux, construits à son image ; ils lui

présentent un visage plus familier, ils sont faciles à conduire, prompts à se courroucer, on les apaise avec des offrandes, on peut acheter leurs bienfaits ; ingénus, fantasques et violents, ils répandent l'effroi, et agitent dans les âmes simples une inquiétude délicieuse et une affection ironique...

Un âge vient, mon amie, où le sage a besoin de reposer son esprit sur une foi que la raison n'ait pas envie de considérer de trop près. Plus elle est obscure, plus elle semble belle. On n'y atteint pas par la méditation, on se réfugie en elle, au terme de sa vie, pour ne plus méditer, on y prend sa retraite. Mystérieuse, on ne sent pas le désir de percer son secret, on sait qu'elle n'a pas de secret ; une curiosité constamment déçue respecte ces ombres bienfaisantes ; elles

peuplent le vide de toutes les formes somptueuses qu'elles semblent dissimuler. Les nuées métaphysiques offrent un mol abri au vieillard ; il n'est que de savoir choisir l'illusion la plus riante, la plus flatteuse, la plus paisible. La religion a quelque chose de sombre qui fait horreur, elle exige une humilité, elle impose une discipline qui rebutent la fantaisie et sont mortelles à la tranquillité. Et qu'ai-je à faire de sa morale, moi qui ne pèche plus contre les mœurs? A quoi bon m'imposer des règles que je ne pense pas à transgresser? Quel perfide artifice que de me faire un mérite d'une vertu que je subis, faute de pouvoir la trahir.

La foi que j'ai choisie est moins rude, plus innocente. Je me plais à imaginer le retour de l'âge d'or, tous les hommes

également bons, également stupides, s'aimant les uns les autres, et cultivant des arts essentiels et grossiers, non par vanité, mais pour vivre. Cela n'ira pas sans massacres, sans révolutions, sans des raffinements atroces de cruauté; mais il faut qu'il en soit ainsi. Peut-être la race entière périra-t-elle dans ces convulsions, assurément rien n'est plus souhaitable, et le plus grand bonheur de l'humanité est qu'elle cesse d'exister. Si elle résiste à tant de coups, la fleur de la civilisation sera flétrie pour longtemps, tout l'ornement de la vie ne sera plus qu'une poussière, les esprits ingénieux et subtils, faute d'exercice, s'épaissiront. Mais je suis vieux, je n'ai plus un long temps à vivre, ces imaginations sont charmantes.

J'ai plaisir à fréquenter les hommes

qui partagent mon rêve, et qui le prennent au sérieux. Mes amis les révolutionnaires sont doux, inoffensifs, faciles à duper. Ils ont l'âme naïve, un tempérament plein de feu, et peu de caractère. Ils ont, sur la justice et la vérité de leur cause, des notions confuses et inébranlables ; ils donneraient, pour faire triompher leurs principes, la vie de la moitié du genre humain, et ne sauraient les définir. J'aime cette ardeur et cette légèreté. Et le respect dont ils m'entourent m'est agréable. Il est doux, quand on a passé toute sa vie pour un sceptique, d'être tenu pour un prophète, et après avoir détourné, par des paroles artificieuses, tant d'esprits confiants d'illusions divertissantes, dont je n'étais point assuré qu'elles fussent des illusions, d'attacher, sans changer dans

le fond mon langage, des cœurs généreux et candides à des chimères bondissantes...

Un auteur estimable raconte la mort infortunée d'un roi de Navarre, nommé Charles. Ce prince était vieux et malade ; des coliques affreuses lui ôtaient le sommeil et gâtaient tous ses jours. Les hommes ne sont point sages, celui-là ne voulait pas connaître le repos de la mort, il était fier de régner, il préférait conserver ses coliques et sa couronne. Sa folie était si admirable qu'il pensait guérir par les médecins. Un d'eux, homme savant et plein de sens, le fit envelopper de linges, tout baignés d'eau-de-vie ; et, comme il se penchait pour voir si la couture était solide, une chandelle allumée à la main, le feu se mit dans les draps, avec une telle violence, que le roi fut rôti avant qu'on pût le

secourir ; ainsi, il fut guéri de ses coliques, et délivré de tous les maux qui auraient pu l'assaillir.

La mort de Philimon ne fut pas moins facétieuse ; voyant un âne s'approcher d'une table toute servie, et brouter les piles de fruits qui en faisaient l'ornement, il trouva le spectacle si comique, et éclata si fort que la fin de son rire marqua le terme de sa vie.

Les anciens et quelques modernes nous ont conservé d'autres exemples mémorables de trépas imprévus et soudains. Cela m'a amené à faire réflexion que le sage ne doit pas se laisser surprendre par la mort. Il convient de montrer un visage riant et un sourire familier à cette visiteuse rusée, de l'accueillir sans ennui, et sans étonnement. Je goûterai, à voir sa mise déconfite,

le dernier plaisir de ma vie. Cela me consolera sans doute de ne pas voir la vôtre. Mais je vous aime, et c'est assez d'y penser pour me réjouir.

Anatole FRANCE.

LETTRE
DE CHARLES MAURRAS
A PAUL BOURGET

AVANT-PROPOS

Peu de temps après avoir accompli ce voyage d'Athènes où le sentiment l'avait poussé et d'où il rapportait la raison de sentir, non point découverte en chemin, mais clairement justifiée, le grand-prêtre de Minerve voulut tenter la contre-épreuve. Il alla demander les raisons de sa haine à la terre nourricière de songes obscurs et séduisants, qui prête à la pire laideur la plus attachante, la plus trompeuse apparence de beauté. Chateaubriand et Lamennais furent ses guides, à la façon de ces ennemis en déroute qui mènent, au gré de leur fuite, le vainqueur attaché à

leurs pas. Je dois dire qu'ils ne le conduisirent pas jusqu'à Tréguier ; et c'est fâcheux. Minerve y apparut un jour ; impassible, au milieu d'un cortège de dieux septentrionaux qui chantaient, sur un rythme barbare, des airs plaintifs, rauques et doux, elle vit, d'un œil froid, rouler dans son linceul de pourpre un autre Dieu qu'on croyait mort. J'aurais aimé cette rencontre.

Le déplaisir que lui causaient ses deux irritants compagnons détermina Charles Maurras à les abandonner, à poursuivre seul sa route. Il désirait se plaire à une hostilité que leur présence détournait constamment sur eux, quand il l'eût voulue toute pure. Débarqué sur une plage de la Bretagne méridionale que les deux Celtes du nord n'avaient pas fréquentée, il reçut du golfe du Morbihan une impression remarquable et assez surprenante. Il la communiqua à Paul Bourget, lequel ayant appris par Henri Rambaud que c'était justement là le lieu de ma naissance, et que je lui gardais un souvenir fidèle, eut la bonté de

m'en faire transmettre une copie. C'est le seul témoignage d'une escapade demeurée tellement secrète qu'on est en droit de croire qu'elle n'apporta pas à Maurras l'assurance qu'il en espérait. Pour apprécier sainement cette lettre, et rétablir dans leur juste rapport la condamnation, un peu forcée, et l'agrément mal dissimulé, il convient de se rappeler qu'elle seule a rompu, un moment, un silence qui se prolonge depuis lors, et ne sera, sans doute, jamais troublé. Si son âme, bercée par la vaste rumeur de l'Océan, se fût, dès l'origine, ployée sous une inquiétude mystique, eût-il adoré dans Minerve une incomparable déesse?

Charles Maurras à Paul Bourget.

Suscinio, octobre 1899.

J'ai parcouru ce triste pays, comme Orphée visitait les enfers, n'ayant au cœur que son Eurydice perdue, insensible aux attraits malfaisants de ces lieux que la lumière fuit. Insensible, non, mais sans cesse offensé de leurs charmes barbares. Fuyant le littoral du Nord et les deux irritants fantômes qui s'y attachaient à mes pas, j'ai cherché quelque délassement sur la rive méridionale, où j'espérais trouver du moins la solitude et l'immobilité. Mais l'ombre, mais la nuit animent le désert, le peu-

plent de folles imaginations ; le meilleur esprit redoute ici la démence. Les nuages n'y flottent pas dans un air lucide ; un voile uniforme, gris, dense, lourd, couvre le ciel et brise l'élan du regard. Déjà désorienté, on se tourne vers l'horizon, curieux de fixer en riant ce faux symbole de l'infini, qui fait rêver des hommes insensés : le ciel et la mer confondus effacent l'image même de la rectitude, le dessin du fini. Parmi ces formes indécises, ces objets confus, que l'œil ne peut saisir, que l'esprit ne saurait nommer, l'intelligence inquiète, près de s'abandonner, renonce, par pudeur, et pour en moins souffrir, à évoquer les rivages ensoleillés, la fleur des teintes naturelles, la fermeté des lignes méditerranéennes, les jeux satisfaisants d'une lumière agile sur des

choses modelées pour recevoir de sa caresse un agrément plus délicat, une vie plus riante, mais non leur beauté même.

Tout vous échappe, tout vous fuit, tout vous glisse entre les doigts, et votre sens même devient inconsistant. Le silence n'est pas ici un propos à la méditation, il a le caractère de la destinée manquée, sans cesse interrompue par les plaintes ou les blasphèmes du vaincu qui supplie les dieux ou les insulte. Double et triple sottise, familière au Celte romantique : le maladroit, le lâche, brise lui-même son destin, gémit sur son malheur, accuse la fortune adverse et renonce à la lutte ; attentif à toujours saisir par leur envers le vrai, le juste, l'utile.

La pensée, vidée de substance, éteinte

et comme morte, son meurtrier, et qui prétend le remplacer, un cœur convulsif et désordonné, reçoit de la nature son apparence, son caractère et jusqu'à son essence, comme elle incertain, obscur et fol, tantôt accablé d'une langueur stupide, et tantôt frénétique, secoué de clameurs affreuses ; sans dessin, sans relief, sans couleur. Comment exprimer mon délire? Je sens que j'aimerais la mort !

La race d'hommes qui habite ici n'a pas choisi ces lieux pour y dresser ses tentes. Fuyards ou nomades, errant par l'Europe, peuple sans vigueur, sans attaches et sans industrie, ils n'ont pas été retenus par la beauté du climat, par un sol fertile, par l'orgueil d'une conquête opulente, d'une civilisation épanouie avant eux, dont la fleur s'offrît

à leur désir. La mer a imposé une borne à leur course ; ils se sont couchés sur ces champs stériles, abattus par une dernière défaite, fixés sur une terre qu'ils n'avaient pas élue et qu'ils n'ont pas su rendre productive, n'étant que des épaves rejetées sur le sable, non des conquérants, fondateurs de cités.

La vanité des faibles est immense ; ils ont tiré gloire de leur déchéance ; proscrits du monde pour leur indignité, ils sont fiers d'être abandonnés, et leur juste misère leur tire des pleurs délicieux. La religion ajoute à leur égarement : ils croient en Dieu pour le maudire, ou pour lui offrir, insensés, comme un don agréable, le vin amer de leurs laides souffrances.

Je croyais avoir compris la stupidité de ces gens. Mais la terre elle-même con-

servait son secret. Je résolus de la surprendre à l'aube. Dans la surprise du réveil, il arrive parfois que les choses se laissent aller à des aveux. Avec un peu d'effort, j'entendis à peu près ce que balbutiait cette langoureuse matinée bretonne.

Les falaises raboteuses de Rhuys surplombaient une mer enveloppée de brumes, invisible et proche, murmurant à peine. Cependant, le versant oriental inclinait mollement vers un golfe arrondi ses pentes douces et boisées. Nature à double face, farouche et voluptueuse. Ce rocher nu dressé contre l'Océan semblait dire :

« Voilà mon ennemi, mon maître. Voilà ma raison d'exister. Et voilà le père des tempêtes, le générateur des vents, le nourricier des pluies. Ses as-

sauts m'ont dépouillé, ils ont rendu mes flancs stériles, tout mon corps privé de sa grâce et désormais incapable de porter fruit. Les flagellations des vagues auxquelles j'offre ma croupe insensible, me prêtent l'apparence de la force, une mensongère beauté ; sans elles, je ne serais rien. Je ne vis que par les orages. »

De l'autre côté, derrière cette âpre façade, les grèves s'allongeaient, baignées par un flot indolent, et gémissaient sous sa caresse.

« Comment se refuser sans sottise aux abandons intérieurs? Loin des tempêtes et du bruit, à quoi bon résister aux délices? Nul ne connaîtrait notre effort, et notre volupté demeurera secrète, plus douce d'être dissimulée. »

— Il est bien vrai, me disais-je, ne

recueillant ces deux discours, que voilà l'explication et l'excuse de la folle anarchie et du mensonge romantiques. Où donc auraient-ils appris l'usage de la balance d'or qui équilibre en de justes pesées la vérité et la beauté? Où donc cette sage mesure? Où la force sereine, l'intelligence constructive et les reposantes joies de la lumière, où l'âme se réconforte, s'apaise et boit aux sources de la vie le lait des muses héroïques?

J'aurais continué longtemps ainsi. Je sentais gronder dans mon cœur une rumeur de mots prêts à bondir. Des larmes me montaient aux yeux. Mais, prêtant l'oreille à des harmonies intérieures qui résonnaient étrangement, il me parut que des pans de mon âme, frappés par des échos fraîchement éveillés et encore confus, s'ébranlaient, allaient

s'écrouler. J'avais senti déjà de pareils coups choquer du dehors ces murailles, sans même — avais-je cru — qu'elles fussent égratignées. Je reconnus avec effroi dans ces plaintes mélodieuses, des accents étrangers qui me remplissaient naguère d'horreur, et qui, jaillis des profondeurs de mon être, m'agitaient maintenant d'un trouble délicieux. C'étaient la voix, le rythme, la perfide mollesse du faux prophète de Combourg ; il régnait sur moi, en moi. Je pensai mourir, je souhaitai la mort. Un dernier sursaut de l'instinct, fouettant mon esprit hébété, m'emporta loin de ces tréteaux, jusqu'à la gare la plus proche. Mais si profonde était ma décomposition, que j'allai jusqu'à me signer en passant devant une église.

Charles MAURRAS.

DEUX LETTRES ANONYMES

Deux des meilleurs écrivains de ce temps étaient, en 1899, fort jeunes encore, et grands amis. Cette affection a résisté à l'épreuve des années, à l'habitude, et, ce qui est plus étonnant, à un quart de siècle de vie littéraire. Ils continuent de s'aimer, et non de chérir, chacun dans l'autre, le visage de sa jeunesse. Leur amitié mûrit avec eux, elle suit leurs transformations, il lui arrive même de les conseiller, de les provoquer. Elle est utile et désintéressée, exquise enfin, mieux que cela, intelligente. Ils lui doivent une part de leur mérite ; et sans que leurs talents se ressemblent le moins du monde, on peut dire que, l'un sans l'autre, la fleur suprême de leur art ne se fût pas épanouie.

Au temps qu'ils étaient étudiants (l'un pré-

parait l'agrégation, je tairai ce que faisait l'autre, ce serait le désigner trop clairement), ils échangeaient, quoiqu'ils se vissent presque chaque jour, une correspondance régulière, qu'ils conservaient précieusement — preuve certaine d'une vocation — et qu'ils n'écrivaient, peut-être, que pour la conserver, en vue d'un usage possible, ou d'une édition posthume. Un d'eux m'honore de son amitié, l'autre m'est un peu parent. Ils m'ont permis, sur ma demande, de publier deux des lettres qu'ils s'écrivaient à vingt ans, choisies parmi les moins révélatrices, et à la condition que je ne les nommerais pas (beaucoup plus pour exciter la curiosité, et poser un doute plaisant, que par discrétion, modestie ou pudeur). J'imagine que le mystère est facile à percer, et qu'ils sont fort reconnaissables. Le lecteur perspicace en jugera.

Paris, 16 septembre 1899.

Cher ami, avez-vous vu le ciel ce soir, vers six heures? Je veux vous donner des regrets si vous avez été assez malheureux que de manquer cette féerie. Je crois bien que mes yeux n'ont jamais contemplé pareille architecture de flammes! Toutes les nuances de la pourpre, des roses ardents ou tendres, de longues bandes d'hyacinthe et çà et là, très haut, perdus dans le ciel, de légers flocons guettés déjà des ombres inévitables et tout près de se dissoudre en cendre; mais surtout, vers Auteuil, avivés de zones vertes, d'immenses champs d'or liquide où mon regard,

libre, heureux, triomphant, s'emportait à l'aventure comme un cœur gonflé de désirs. Quelle parfaite image de la volupté ! Mais d'une volupté où l'esprit a sa part. Ces voiles empourprés étaient d'une légèreté, d'une transparence merveilleuse ; un souffle les eût déplacés. Convenez-en, mon ami, voilà le miracle de l'Ile-de-France. Je n'y suis pas né, mais c'est là que je voudrais reposer, quand la mort, dont la pensée fait la moitié de nos plaisirs, aura fini d'endormir une activité longtemps avivée de ses feux sombres et doux. C'est là, à de certaines heures de la journée, qu'il m'est venu à l'esprit, avec le plus de contentement secret, de remercier les dieux auxquels je crois, de m'avoir donné une âme passionnée et lucide. Et s'il y a dans cet aveu quelque fatuité, je veux, mon

ami, que vous me la pardonniez, une heure viendra où vous ne vous entretiendrez plus qu'avec mon image ; souffrez que je vous en dessine tous les traits, et les plus déplaisants.

Vous souvenez-vous du cri divin : « Tu es parfaite, arrête ! » J'ai failli le pousser ce soir, devant la vivante perfection de ce ciel enflammé, si beau que des siècles s'écouleront avant de représenter à nos descendants qui peut-être auront perdu le goût de ces choses exquises, pareille combinaison de nuées et de flammes. Je l'ai retenu sur mes lèvres. Si vif était mon désir que peut-être eussé-je réussi le miracle. Il ne le fallait pas. Il ne fallait pas que cette merveille s'avilît en devenant éternelle, commune. Je vous ai confessé mon vice. Je n'aime que ce que jamais l'on ne

revoit deux fois. Hélène, quelle ne dut pas être son ivresse, à cette heure de triomphe inouï aux portes Scées, quand, devant les vieillards qui trouvaient juste qu'on mourût pour sa beauté, elle sentit sa chair se flétrir en secret. Mais le mythe incomparable, c'est Michel-Ange, sculptant tout un hiver, pour je ne sais lequel des Médicis, des statues de neige !

Oui, j'ai pensé souvent qu'en inventant la mort, Dieu s'était montré grand artiste. Et je m'étonne parfois que notre ami (vous savez qui je veux dire) ait pour elle tant de haine, lui qui fait profession de n'aimer en toute chose que le fini. La mort est ce qui rend la vie finie. Elle seule lui donne son prix, irremplaçable. Elle est le cadre qui permet le tableau, et si quelques-uns d'entre nous ont l'ambition de faire une œuvre d'art

de ces instants mêlés de plaisirs et de peines, c'est à elle que nous les devons.

Je ne sais si ce que je vous dis là est de très bonne métaphysique. J'en doute, pour ma part. Il me suffit d'y trouver de l'agrément. Cela est bien quelque chose. Et qu'importe? Je sais votre discrétion et que nul que vous et moi, assurément, ne jettera un regard, même distrait, sur ces rêveries incertaines.

Paris, le 19 septembre 1899.

Non, cher ami, je n'ai pas vu ce soir divin que vous n'avez pas voulu prolonger. Je n'en éprouve aucun regret. Que venez-vous me parler d'une merveille qui s'avilit en devenant éternelle? Affreux Scythe, vous n'êtes pas né comme moi dans un pays constamment visité par le dieu des nuances; là, le miracle ne s'éternise pas, il se renouvelle chaque jour, multiple et divers, toujours harmonieux. Ne me vantez pas les crépuscules d'Ile-de-France, vous qui n'avez pas senti tomber votre âme avec le soleil dans une mer transparente, délicate et chaude, tel soir d'automne

que je me rappelle. Ces ors liquides et tremblants, avez-vous suivi, comme moi, la double et lente dégradation de leurs feux adoucis, à mesure que la lumière pâlissait, et dans l'espace aussi, depuis la nappe étincelante et lisse, à l'horizon, jusqu'à ces plis roses de l'eau, sous lesquels, à mes pieds, se tordait, languissante, une algue?

O romantique, romantique, qui savourez dans l'épanouissement le goût de la mort prochaine, et préférez le périssable, à cause des belles joies de l'imagination, que la réalité morte n'importune plus. Qu'il périsse au moins tout entier ; je préfère la mort à la déchéance, et une belle femme, disparue dans sa fleur, est plus aimable à la mémoire que la vieille dame qui fut belle, et vous offre, imaginatif, une restaura-

tion à faire. Je ne méprise pas, cependant, la poésie des ruines, je les aime autant que vous, non par sentiment mélancolique, pour regretter leur fière jeunesse ou pour évoquer en les contemplant le rapide passage des choses de la terre, mais pour leur beauté propre, quand elles sont belles. C'est pourquoi je choisis entre elles, et si cette vieille femme m'afflige, parce qu'elle n'offre, toute flétrie, que d'affreux débris, un château fort démantelé, croulant, au sommet d'une colline, amuse mon regard, sans me faire rêver. Quelle horreur que d'imaginer cette citadelle toute armée, servant à quelque chose, peuplée de gens d'armes ivrognes et de sales valets ; croyez-vous que j'aille méditer devant les casernes? En tout, j'aime et je cherche le stade où chaque

objet près de périr m'offre un aspect momentané de l'éternelle beauté, mais dégagé de sa propre évolution, saisi et fixé par moi et pour mon agrément, dans ce moment même où il me satisfait. Et si je me laisse aller à imaginer, je ne veux pas que le réel m'offre un prétexte un peu solide, ou me propose quelque regret. Le mythe de Michel-Ange, je l'aurais trouvé incomparable, si Michel-Ange n'était qu'un nom, conservé dans quelques annales, et dont tout l'œuvre eût disparu. Alors, son inutile effort de sculpter de la neige m'eût paru séduisant, parce que je n'aurais pas su ce que cette fantaisie nous faisait perdre, quand le marbre et la pierre auraient fondu comme la neige. Et j'aurais, sur ce nom dépouillé, sculpté d'imaginaires chefs-d'œuvre, sans re-

gretter leur perte, puisqu'ils n'eussent pas existé (et l'on ne regrette vraiment que ce que l'on a possédé) tels que je les enfantais. Mais puisque j'ai vu à Florence les prodigieuses statues de la chapelle Médicis, il m'est douloureux de songer qu'elles eurent, tout un hiver, des sœurs de même beauté, qui s'évanouirent au printemps.

QUELQUES LETTRES PARMESANES

AVANT-PROPOS

Voici deux mois, une curiosité d'archiviste me poussa vers Parme, où devait se trouver un manuscrit assez précieux pour moi. Le manuscrit avait été brûlé, avec le palais où il était conservé, par je ne sais quels gibelins ou fascistes du siècle dernier. M. Foscari, dont j'étais l'hôte, témoin de ma déception et offensé dans son honneur patriotique, qu'un voyageur pût quitter Parme sans être pleinement satisfait, entreprit de me consoler. Un beau soir, je le vis entrer dans ma chambre, fort ému, et poser sur ma table, sans dire une parole, un assez gros cahier, relié en veau, et clos d'un double fermoir. Je l'ouvris et fus tout de suite ébloui. C'était un recueil factice,

constitué par un Foscari du dix-huitième siècle, et continué avec fidélité par tous ses descendants. Sa richesse excusait à mes yeux l'iniquité du procédé employé traditionnellement pour l'accroître. Les Foscari ont offert, de tous temps, une hospitalité fastueuse aux étrangers de marque, voire à quelques autres, dont j'étais. Pour conserver un souvenir authentique du passage de ces illustres voyageurs, ils avaient imaginé un moyen indélicat et pieux. Dans le courrier qui leur était confié, ils choisissaient, guidés en cela par le nom du destinataire, une lettre, et, au lieu de l'expédier, l'inséraient dans ce cahier que j'avais sous les yeux. Ainsi s'édifiait, fondé sur la supercherie, le sentiment national et la reconnaissance, un monument dressé à la gloire de Parme et aux fastes de la famille. M. Cesare Foscari sentait également ce qu'il y avait de discutable dans cette façon et la beauté de son résultat. Car il violait, avec répugnance et honte, le secret familial, pour me fournir une plus belle moisson que celle que

j'avais manquée de trois quarts de siècle.

Je lui demandai et j'obtins l'autorisation de recopier et de publier quelques-unes de ces lettres, au bas desquelles on voit des signatures rayonnantes : le président de Brosses, Chateaubriand, Stendhal, Maurras, Barrès, d'autres encore. J'en ai choisi quelques-unes qui m'ont paru caractériser assez exactement la réaction d'esprits fort divers devant un même décor. On pourra voir entre autres choses que les beaux lieux parlent moins aux imaginations que les imaginations ne les font parler.

LETTRE
DE CHATEAUBRIAND
A SA SŒUR LUCILE

AVANT-PROPOS

Le 21 janvier 1804, François-Auguste de Chateaubriand quittait Rome, nommé par le Premier Consul ministre plénipotentiaire à Sion. Il y abandonnait à jamais une amie charmante et malheureuse : Pauline de Beaumont était morte, « désespérée et ravie », dans la nuit du 3 au 4 novembre 1803. Il la pleura sincèrement : elle l'avait aimé. La violence de son chagrin prouve assez qu'il a bien senti la perte qu'il faisait, et que sa plus belle image périssait le jour où se brisa cet incomparable miroir. Il pensa sans doute d'abord que l'amour lui tirait ses larmes et

nourrissait sa douleur. Elle ne croyait pas qu'il l'aimât ; il le lui affirma, au moment qu'elle allait mourir, avec une émotion telle qu'elle fut persuadée et regretta de disparaître. Pourtant, c'est à la mort qu'elle dut cet aveu et sa propre crédulité ; la mort est pleine d'artifice, elle trompe à la fois celui qui part et ceux qui restent, elle exalte pour un moment des affections qui ne doivent leur excès passager qu'à leur fragilité, et lancent leur plus haute flamme avant de s'éteindre pour toujours. Chateaubriand lui-même fut dupe de ses protestations ; il disait en pleurant qu'il aimait, il crut volontiers qu'il pleurait d'amour. C'est une mésaventure assez fréquente, on n'est pas romantique pour cela. Sa lettre à M. de La Luzerne témoigne de cette illusion ; plus tard, en écrivant ses *Mémoires d'outre-tombe*, il la reprit, y ajouta quelque magnificence qui, altérant la sincérité de ses plaintes, restitue à son sentiment sa vérité.

On conçoit que, sur le chemin du retour, deux mois et demi après la mort de Pauline,

son regret, non atténué, connaisse mieux sa cause et qu'il en fasse, involontairement, l'aveu. Les affections qu'il inspirait, et les antipathies, étaient comme une salle des glaces où il se mirait sans cesse, attentif aux jeux des reflets. Le plus agréable évanoui, il est naturel qu'il se tourne vers le plus profond, et confie à sa sœur Lucile le vide de son âme ; il n'est pas moins naturel que cette disparition rompe son équilibre intérieur, et qu'il lance des cris contradictoires ; il est plus naturel encore qu'il y mette quelque souci de style, une somptuosité funèbre, qui rendent ces élans, ces plaintes, ces incertitudes, propres à être utilisés plus tard. La lettre conservée à Parme dans le recueil Foscari ne porte pas une correction. On imagine facilement que Chateaubriand en conservait, dans ses bagages, un brouillon chargé de ratures, et qui ne fut pas perdu.

Chateaubriand à Lucile.

Parme, 27 janvier 1804.

C'en est donc fait, Lucile! J'ai pu abandonner à la terre étrangère la cendre de ce corps charmant que l'éternité m'a ravi. Je suis parti, confiant à un rivage illustre la garde de son tombeau. Son ombre légère et désolée se mêle au long cortège d'ombres errant sur les bords du Tibre, parmi la poussière des ruines; et les cyprès romains recueillent les soupirs de l'exilée maintenant solitaire. Mon pas ne retentira plus sur les dalles sonores du temple où la fille du comte de Montmorin goûte

dans la mort un repos que sa vie ne connaissait plus. Les voûtes ont recueilli pour la dernière fois le funèbre écho de mes plaintes, et mon cœur déchiré ne consent à survivre à cette séparation que pour conserver sa mémoire, et témoigner, par sa douleur, de sa fidélité.

Adieu, inspiratrice de mon âme, toi qui as vu mon front, comme un ciel orageux, se charger de sombres nuées, avant que la foudre n'éclate ; toi qui, impuissante à les effacer, as partagé mes songes mélancoliques et connu leur superbe amertume. Je ne sentirai plus ta sollicitude inquiète m'envelopper, comme ces brumes transparentes, dont l'aurore enroule le jeune soleil, pour le tirer des flots, et qui semblent porter sa lumière. Je n'entendrai plus l'harmonie de ton cœur mélodieux, qui, frémissant aux

accents de ma voix, en multipliait les échos.

J'ai mené le deuil de cette sainte, j'ai fait retentir le cri des funérailles, et, pour ne pas périr près d'elle, j'ai dû quitter le lieu de son tombeau. Il ne convient pas aux vivants de s'envelopper des ombres flottantes de la mort ; ils y périraient vite. La mémoire de ceux que nous avons chéris ne s'offre pas à nous comme un thème funèbre, sur lequel notre âme suspendue s'arrêterait à verser des larmes inutiles. Lucile, je parle contre mon cœur, mais ses protestations s'élèvent avec véhémence, elles étouffent les paroles de la raison. Je voudrais ressaisir cet esprit de douceur et de flamme dans le temps qu'il éclairait mes jours, et que mon souvenir lui rende la vie qu'il a perdue ; au lieu

qu'il multiplie et rappelle sans cesse les affreux instants où cette lampe fragile, trop vite consumée, s'éteignait devant moi. Je ne puis la revoir, souriante et presque joyeuse, dans les rares moments où la vie apportait une trêve à sa mélancolie, sans imaginer cette couche trempée de mes pleurs, qu'elle ne devait abandonner que pour rejoindre ceux dont le dramatique trépas nourrissait sa douleur et l'avait frappée d'un coup fatal. Trop de fantômes l'appelaient pour qu'elle pût résister longtemps à leurs prières, elle leur disputait vainement les restes de ce cœur qui n'acceptait point sans combat de se donner à eux en s'arrachant à moi. Hélas ! un corps inanimé marche à mon côté, chaque fois que je veux remonter les routes du passé, il assiste à nos entre-

tiens, et, si je crois avoir retrouvé mon amie, il chasse l'illusion, me fait souvenir qu'elle n'est plus là, que ce n'est pas sa voix qui répond à la mienne, mais l'écho solitaire qui répète mes paroles.

Loin de moi ces rêveries amollissantes ! Je veux considérer l'avenir, envisager les soins qui me pressent d'agir, dégager mon sentiment des brumes mortelles où il s'épuise. Dès mon retour à Paris, je montrerai qu'un homme poursuivi par la fatalité, serré dans la douleur comme dans une tunique d'acier, qui meurtrit qui le touche, ne se hâte point pour en fuir les cruelles atteintes ; redressé, impassible et fier dans sa cuirasse sans défaut, le destin peut s'acharner contre lui sans l'abattre. Prométhée enchaîné à son mal, c'est un vautour intérieur qui

lui rongera sans cesse le cœur ; nul pourtant ne saura qu'il souffre, et sa voix, dans l'adversité, demeurera si forte, et ses accents si émouvants, qu'il arrachera des pleurs sans inspirer de pitié. Chantre mélancolique, dont les sanglots dissimulés feront vibrer la lyre et retentiront dans le cœur des hommes, qui verront, avec étonnement, cet œil sec pour avoir, à force de douleur, perdu le don des larmes ! Le goût d'amertume et de cendre qui donne à tous les aliments une saveur de mort, affreuse et délectable, le goût que nous trouvions, Lucile, aux feuilles mortes, quand nous courions, durant notre enfance songeuse, dans les bois touchés par l'automne et jetant, avant de mourir, une flamme éclatante, tout le siècle en éprouvera la cruelle douceur, Je secouerai la pous-

sière sur les tombeaux, et moi seul vivant sur les ruines, j'ensevelirai pieusement tout ce que mon baiser aura frappé de mort, j'ébranlerai le monde de mes lamentations.

Avant de descendre de nouveau dans la pénible carrière de la vie, j'ai voulu m'arrêter ici quelques jours, comme le voyageur, que presse le destin, suspend un moment sa course, pose auprès de lui son fardeau, et, avant de lui dire adieu, jette un dernier regard sur le sombre horizon du passé. Qu'y vois-je? Parmi les orages, éclaboussé du sang de tant d'innocentes victimes, le fantôme de ma jeunesse pleure, appuyé contre une stèle brisée. Des premiers soupirs qu'une détresse sans cause sensible arrachait à mon âme, secouée d'incertaines terreurs, et qui paraissait

avoir éprouvé l'amertume des déceptions avant qu'elle eût encore formé ses espérances, jusqu'aux soulèvements arides qui me déchirent la poitrine et la rendent semblable à ces landes désertes de notre patrie, percées de roches noires et où la terre sans épaisseur nourrit seulement des racines noueuses, ma vie, sans cesse ballottée sur des flots déchaînés, n'a pas cessé d'être meurtrie ; cent fois sur le point de périr, une Providence généreuse et cruelle m'a cent fois arraché aux griffes à demi refermées de la mort, prolongeant les affres du naufrage, sans me conduire au port, ni sans apaiser la tempête. Mais comment s'apaiserait-elle? C'est mon sein qui nourrit sa fureur, je serais mort depuis longtemps que son grondement décroissant retentirait encore au loin.

Regarde, Lucile, le cœur de ton frère ; le vol des illusions charmantes et mensongères se détourne de ce champ lugubre, étendu sous les brumes d'un ciel impénétrable, où l'oreille ne perçoit que le mugissement des vents mêlé à la clameur d'un océan irrité. Ceux qui trouvaient une âpre jouissance à visiter cette solitude, ou dont l'âme compatissante voulait par sa présence adoucir l'horreur de ces lieux, contemple-les, couchés, déracinés, vaincus par ces souffles furieux qui n'épargnent personne. Tu es encore debout, seule parmi les cadavres. Éloigne-toi, Lucile, de cette région mortelle, oublie ton frère, retourne au milieu des hommes, ou le destin qui t'a choisie pour sa victime, te frappera bientôt.

Non, non, c'est moi qui disparaîtrai.

Solitudes du nouveau monde, qui m'avez abrité, vous saviez de quels accents douloureux j'éveillai vos échos jusque-là silencieux; du moins, je ne faisais souffrir que moi. Accueillez-moi de nouveau ; répandez en moi cette paix que j'ai troublée naguère, mais qui finira par m'envelopper. Seul, oublié du monde, dans une hutte de feuillages, au bord du Meschacebé grossi de mes larmes, je finirai des jours qui n'ont que trop duré. Et le siècle, poursuivant sans gloire sa course vers l'oubli, ignorera toujours qu'un nécrophore méprisant dédaigna de l'ensevelir et de le faire revivre dans la mémoire des hommes en chantant sur sa tombe un immortel adieu.

CHATEAUBRIAND.

Maurice Barrès à Bérénice.

Parme, avril 1894.

L'an dernier, Bérénice, je sentais à Tolède tout le tort que je t'avais fait, et à moi-même, en ne traduisant que l'accord de ta sensibilité alanguie et fiévreuse avec les étangs d'Aigues-Mortes qui sont, comme toi, assoupis, et, le soir, tout fumeux de rêves. Ton âme mélancolique et douce, mais dont le sommeil frémissait, contenait d'autres possibilités. Un esprit attentif, bienveillant et lyrique, pouvait, en se penchant sur les landes désolées de ce pays semblables aux étendues incultes qu'il

découvrait en toi, et sans épuiser tes ressources, dégager de cette parfaite ressemblance une poésie délicate. Mais tu n'y étais pas enclose tout entière. Épuisée de gravir les rues étroites de Tolède, dévorée par le soleil, défaillante et pleurant de faim, tu réussis, dans la pauvre et rude Castille, à attendrir d'une autre façon, opprimée par un décor tout opposé à ta nature, et séduisante par le contraste.

Mais quelles associations infiniment variées, ébauchées avec incertitude, et pleinement révélatrices, un voyageur curieux ne peut-il combiner, s'il emporte, comme compagne de route, une âme féminine chargée de nuances et de moments ! Il la dispose, en tournant l'une après l'autre toutes ses faces, au cœur des paysages élus par lui, où les siècles,

l'art, l'histoire, surtout sa propre rêverie, ont accumulé de complaisantes images. Tour à tour, lumière et reflet, elle laisse apercevoir d'elle des aspects que nulle consonance de l'être et de l'atmosphère n'avait encore rendus sensibles ; et, recréée par ces beaux lieux dont une part de sa vie attendait la caresse pour naître harmonieusement, elle les pare à son tour d'une maternité qui les couronne et comble leur signification.

Bérénice de Parme, tu ressembles au petit oiseau triste qui volait au crépuscule, comme une pensée de fièvre, autour de la ville où je t'ai connue. Mais, je le jure, ici, quand, dans un matin triomphant, tu frôles, de ton aile agile, les violettes doubles — doubles comme ton cœur — qui fleurissent les tombes du Campo-Santo, tu n'as plus cette dou-

ceur maladive ni cette tendresse inquiétante qui t'enveloppaient là-bas d'une ombre équivoque. Corrège t'a dépouillée de ton mystère, et Stendhal t'a haussée jusqu'à une vie dramatique. Ton passé éclate, et tes instincts libérés parlent clairement à l'intelligence et au désir.

Je t'ai vue, dans la pénombre bleue d'un cloître, à demi effacée au milieu d'une fresque. Tu as quinze ans à peine, et tu regardes, petite fille vouée au martyre, contractée et frémissante d'horreur, le sang frais qui jaillit du col de ta compagne, le fer dégouttant du bourreau, et ta main serrée presse ton sein nu, tandis que l'autre, abandonnée, laisse échapper des roses pourpres. Un homme, qui préside au massacre des vierges, te fixe si émouvante, si svelte,

attristante de fraîcheur. Je pense que tu as remarqué son attention, et le sourire inquiétant qui amincit sa lèvre, car tes doigts écartés ne dissimulent pas ta poitrine, qui jaillit, sous leur pression, palpitante et ronde, hors de ta tunique déchirée ; et la chute des roses, suspendue, ton bras redressé pourrait encore tendre au maître de ta vie un bouquet agréable. Quel martyre choisiras-tu?

Bérénice, tu es à Parme plus vivante qu'à Aigues-Mortes, et plus compliquée qu'à Tolède. Tu ne demandes qu'à te donner, et à cela je connais que tu n'as point changé ; mais il faut savoir te saisir. L'ardeur de tes sens, ni ta docilité ne prévalent point sur les complications de ton cœur. Et tu ne veux céder, défaillante, qu'après avoir épuisé toutes les tortures du sentiment. Stendhal a

retardé l'élan et exalté la passion des filles généreuses de Corrège. Tu dois à cette rencontre tes plus précieuses nouveautés. Grâce à elle, toute ta nature de petit animal racinien, étalée, un matin de printemps, sur une tombe fleurie, dans l'odeur des morts et des violettes, révèle sa double saveur.

Si je n'avais éprouvé, à Parme, sa qualité d'âme, Bérénice n'eût pas atteint à sa plus complète expression. Mais il eût manqué au diadème parmesan un fleuron caractéristique. Il me faut ainsi peupler les contrées que je traverse d'âmes enfantées par mes songes, qui les unissent et qu'elles encadrent, et sans lesquelles les plus beaux lieux du monde seraient vides, que je n'eusse pas d'abord remplis.

Maurice Barrès.

Madame de Noailles
à Gabriele d'Annunzio.

Parme, octobre 1921.

Prince du royaume de toute volupté ; maître des harpes d'or et des trompettes d'airain ; archange des batailles qui, planant au-dessus des champs, des mers et des montagnes où les hommes se massacraient, fis descendre du ciel sur leurs fronts carrés et pâles d'ardentes couronnes de poèmes ; divin archer, habile à percer de tes flèches empoisonnées et douces le sein des femmes tranquilles ; Olympien qui fis entendre à leurs oreilles jusqu'alors endormies les chants de leurs veines gonflées, et les

musiques embrumées que le vent d'amour et de mort, soufflant sur elles, apporte aux âmes désertes, avides et chaudes,

L'automne a roulé dans un manteau roux l'été blanc, et couvert les feuilles d'un précieux voile d'or brûlant, afin que l'hiver ne les gèle pas. L'automne m'a emportée, et cachée, loin des souffles noirs qui resserrent l'âme et la fendillent comme une vieille chose usée, dans cette Parme dolente, penchée sur son passé, insensible aux saisons. Elle est semblable aux soirs de passion, à la coulée paresseuse du sang dans les veines lasses, comme dans les canaux de Bruges, l'eau verte demeure stagnante pour refléter le mirage des siècles enfuis, à la paume ouverte de l'imagination, qui ne se refermera plus, mutilée des doigts pointus et souples du désir. Les belles

créatures que tu as livrées aux âpres forces de la nature, et aux jeux cruels d'hommes ardents au cœur glacé, laisseraient ici tomber leur âme, inutile et vidée de son fruit. La forme silencieuse de mon rêve s'élève sur une place déserte, entre quatre murs de palais clos, triste statue que personne ne saurait nommer. Le soir, je vais la visiter, et je ne la reconnais plus. Je passe, au travers de l'automne, sous un ciel allongé, les rues tissent un ruban d'ombre, le soleil pâlissant altère l'ocre des maisons, et le miel blond de l'air se dissout et devient subtil, aigu, avec une saveur de glace et de sel. Dans le silence argenté, la lune glissante pénètre à travers les volets fermés dans les chambres aux parfums obscurs, et, furtive, dépouille les cœurs de ces richesses de la mémoire,

qui sont si lourdes et si précieuses, et qui écartent le sommeil. L'ombre qui glisse devant moi, et dont je semble suivre le bleu mystère, paraît plus réelle que moi, reflet visible d'un fantôme altéré du sang noir et rond qui, pour un moment, lui rendra la vie, dessinera sur un ciel réchauffé, dans une lumière consistante, la forme harmonieuse de ses lamentations.

Dans ma chambre, les cuivres caressants des vieux meubles bruissent une berceuse italienne ; la sonorité des syllabes chantantes est assourdie, parce qu'elle vient de loin, des siècles ouatés où ces vieux meubles étaient jeunes. Sur la cheminée, une madone de plâtre sourit, délivrée jusqu'au matin des blasphèmes de ses vêtements aux couleurs violentes ; des rayons dorés prolongent ses doigts, et ses paumes sont ouvertes, non pour

saisir, comme les miennes, une proie fondante et glissante, mais pour répandre la fraîcheur lumineuse de ses bénédictions. Devant elle, âpre, desséché, mon cœur se contracte et se plisse ; il creuse en son milieu un sillon avide ; ses lèvres se tendent vers la source de beauté, afin qu'elle daigne choisir pour y lancer son flot la belle coulée de ce lit sinuant dans la chair meurtrie.

Le sifflet d'un train poignarde le silence. Sa pointe extrême brisée par le soudain gémissement de la nuit blessée, l'arc de mon désir se détend. Ce n'est point de paix et de vie que mon âme a besoin, mais de cette mortelle douceur qu'on trouve à se désaltérer dans l'eau pure et glacée, qui étincelle, sur les cimes, au creux d'un bel étang, serti de neiges silencieuses, éclairées de

fleurs blanches si pures qu'un seul regard humain les ternirait. Les filles échevelées du génie dansent sur sa rive, sans trêve, sans fatigue, passionnées et froides. A de rares intervalles, un visiteur, venu de la terre, franchit les libres espaces ; les gardiennes éternelles le reconnaissent toujours, il a toujours même visage. Il boit à la source merveilleuse, et quand il redescend, parmi ceux qui se croient ses frères, son âme glacée ne sait plus frémir, mais sa voix pure fait chanter, dans le fond des âmes humaines, le chœur des violons secrets. J'y fus jadis, j'y veux retourner sans tarder. Père de toute poésie, ne viendras-tu pas m'y attendre?

Anna de Noailles.

Jean Giraudoux à Paul Morand.

Parme, 1er août 1922.

Parmi tant de femmes que tu as connues et caressées, Morand, tu n'as pas pu rencontrer Claude. Un jour, chez Philippe Berthelot, elle t'a demandé du feu, tu n'en avais pas. C'était une petite provinciale, qu'un train mal aiguillé, la fantaisie d'un autobus et le congé d'un oncle ministre au Nicaragua avaient déposée dans un salon diplomatique. Elle y attendait, incapable de retrouver sa route, et satisfaite d'être égarée, qu'un nouveau hasard la saisît, et l'expédiât, dans le train des consuls, un train

de marchandises, ou dans celui, tout en sleepings, des secrétaires d'ambassade, vers Palerme, vers Constantinople, vers Christiania, n'importe où elle n'était pas attendue, et deviendrait nécessaire, comme une lettre adressée de Montmorillon à Marcel Proust par une jeune fille enthousiaste, dirigée par erreur sur Marseille, est reçue dix-huit mois plus tard par Marcel Proust, négociant à Yokohama et détermine un mariage. A Sainte-Menehould, à Bayonne, d'où elle venait, tu aurais découvert, au fond de ta poche, un briquet, et préludé ainsi à une nuit provinciale, qu'un accident logique, inattendu, inévitable, un grand-père mort subitement, une déclaration de guerre, la pudeur, eût suspendue à neuf heures du soir.

J'avais des allumettes, dans une boîte

sur laquelle la Régie avait tordu une cigarière jaune et rouge, sur un fond semé de violettes qui nous donna envie d'aller à Parme voir si les violettes y produisent le même effet, y sont aussi essentielles que l'amour nègre sur les bords du lac Tchad, les nuées métaphysiques qui se déroulent des pipes de porcelaine peinte, dans les tavernes d'Heidelberg, en Amérique les jeunes milliardaires blondes et musclées que des détectives amoureux arrachent à des bandits masqués, embrassent sur la bouche, respectent et épousent au dernier épisode.

La nuit, partie avec nous de la gare de Lyon, s'arrêta à Aix-les-Bains et nous laissa continuer seuls notre voyage. Claude s'étonnait de voir les chefs de gare pareils — un peu plus imposants —

à ceux qui agitaient, aux haltes de son tortillard départemental, des drapeaux rouges aussi flamboyants, les rivières couler dans le même sens, un nuage, que le crépuscule avait fait rougir en lui montrant le coucher du soleil, reparaître, floconneux et frais, et regarder, rose de pudeur, le lever du soleil, après avoir couru toute la nuit dans l'ombre pour satisfaire, une heure plus tôt, sa curiosité inconvenante. A Modane, les douaniers italiens n'avaient pas la moustache assez cirée, les cheveux assez bleus, les culottes assez collantes, sans plume au chapeau, sans chapeau, en képi. Elle fut déçue que le premier arbre que nous vîmes en sortant du tunnel ne fût pas un cyprès, mais un pommier, que les voyageurs ne se missent pas à parler, ou elle à entendre une langue inconnue

et chantante, que son voisin ne cédât pas l'accent anglais qu'il avait emprunté en se coiffant, pour la nuit, d'une casquette à carreaux, contre un accent plus capiteux, en remettant, après le déjeuner, son feutre tyrolien.

J'eus deux nuits et un jour pour me préparer à revoir un nouveau visage de Parme, pour en effacer tous les traits qui m'étaient familiers, pour le réduire à n'être plus qu'une surface insignifiante et claire, facile à modeler. A mesure que nous approchions, je sentais son expression fondre, comme celle d'une figure qui s'éloigne, ses caractères se dissiper l'un après l'autre, les plus marqués cessant d'abord d'être sensibles, la forme du nez avant le nez, l'accent du sourire avant la bouche, mes propres souvenirs sur Parme que j'avais visitée

avec Hélène, dix ans plus tôt, évanouis avant l'image que je me faisais de Parme en lisant Stendhal, quinze ans plus tôt. Elle se dépeuplait lentement, Hélène, étrangère de passage, n'y étant pas essentielle, et d'ailleurs discrète, prenait le dernier train qui partît avant l'arrivée du nôtre, tandis que la duchesse de Sanseverina attendait, pour faire atteler sa berline, que la fumée de notre locomotive, allongeant entre les collines son vaporeux sillage, lui signifiât qu'il était l'heure de disparaître, si elle ne voulait risquer l'offense d'être rencontrée par Claude sans être reconnue. Et quand le train stoppa, il ne restait plus, devant une fresque du Corrège, qu'une vieille Anglaise que j'avais abandonnée là, à mon premier voyage, qui attendait, le nez sur son Bædeker, le signal du

départ, qui ne se croyait pas gênante.

Soudain, sur cette plage déserte et lisse où j'allais inscrire, du bout de ma canne, le nom de Claude, qui la distinguerait, jusqu'à la prochaine marée, de toutes les plages pareilles qui ne portaient pas sa signature, qui en portaient d'autres, qui n'en portaient aucune, ce fut, au lieu de son nom, un autre nom effacé qui reparut, naguère tracé sur un autre sable plus gris, mais qui présentait avec la couleur de mon âme d'alors le même rapport de tonalité. Cette résurrection rendit inutile l'effort que je faisais pour couvrir d'une floraison nouvelle l'arbre parmesan dont je venais avec application de dépouiller les fleurs, les feuilles, le suc, la racine, l'espèce, en m'offrant, conservé au bord de ma mémoire, dans un réduit invisible et

bien protégé, un arbre tout garni, vert et frais, épargné miraculeusement par trois saisons d'oubli, et qui, épousseté, pouvait paraître neuf, n'avoir jamais servi. Claude suspendue sur le marchepied du train arrêté en gare de Parme, ce fut Marie-Louise qui sauta sur le quai de Bruges, répétant, avec plus de liberté, le geste qu'elle avait fait, l'an passé, avec hésitation, venue de Quimper à Paris dans le train qui emportait sa bicyclette, et entraînée jusqu'en Flandre sans l'avoir retrouvée, par la curiosité de voir si les canaux de Bruges ressemblaient, comme l'affirmait devant nous Clemenceau, aux eaux paresseuses de l'Odet.

Le ciel italien, sans changer de couleur, devint gris, il me parut que c'était là le gris et je me fis du bleu une idée

excessive. J'appelai Marie-Louise, et Claude sourit, pensant que je saluais l'archiduchesse en débarquant dans sa principauté. Je lui proposai de la mener tout de suite vers le beffroi, de retenir, en face, nos chambres à l'hôtel du Panier d'or. Elle accepta, elle avait hâte de voir le baptistère dont le nom italien se traduit sans doute en français par beffroi. Nous partîmes côte à côte, elle par les rues de Parme, moi par les rues de Bruges, éloignés de quatre cent cinquante lieues et d'un an, sans plus de gêne que deux lettrés, s'entretenant du grand siècle, dissertent sans connaître leur confusion, l'un du siècle d'Auguste, l'autre du siècle de Louis XIV.

Pendant deux heures, j'aimai Marie-Louise, étonné d'avoir pu ne voir jus-

qu'alors en elle qu'une amie. Je lui découvrais des agréments dont elle ne m'avait offert que les promesses et qui depuis un an s'étaient épanouis : un reflet, qui leur manquait pour être tout à fait à mon goût, jouait maintenant sur ses cheveux blonds, une fossette qu'elle avait, assez insignifiante, ne creusait sa joue que pour souligner le grain de beauté récemment semé, qui lui donnait tout son sens, elle avait appris à se servir d'un léger zézaiement, elle employait des mots qu'elle évitait naguère : *César*, *satiété*, *saucisson*, *astérisque.* Je me sentais moi-même transformé, modelé sur elle, mon âme se creusait en plis symétriques aux saillies de la sienne, qu'ils embrassaient, préparé par un an d'oubli laborieux à goûter son grain de beauté, au point que je

craignais qu'il fût une mouche, et s'envolât, à saisir le reflet de ses cheveux avec l'inquiétude de le voir se dissiper, si, au lieu d'une chevelure onduleuse, elle se coiffait demain, comme autrefois, en bandeaux, à redouter que son zézaiement ne fût un défaut fugitif, dont elle allait se corriger brusquement, à trembler que sa guérison survînt tandis qu'elle disait : *pain*, *beauté*, *merveille*, à attendre avec angoisse que le mot *susurrement*, se glissant à leur suite, me rassurât pour un moment.

Le lit nous regardait par les trous de ses draps malpropres. Ce n'était pas un regard flamand ; le Baptistère laissa tomber ses angles, s'arrondit ; penché pour déposer sur le front de Marie-Louise un baiser de frère, d'ami, d'homme

du Nord, les lèvres de Claude le reçurent. Je n'y étais pas préparé.

Tout est à recommencer. Vais-je l'aimer? Nous partons pour Vienne.

Jean Giraudoux.

FIN



TABLE DES MATIÈRES

CORRESPONDANCES APOCRYPHES

Pages.

Préface.............................. 3

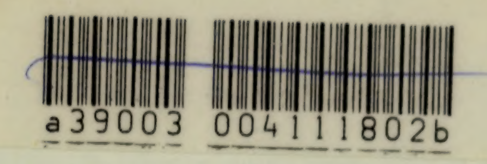
Réflexions sur l'art du pastiche............... 13

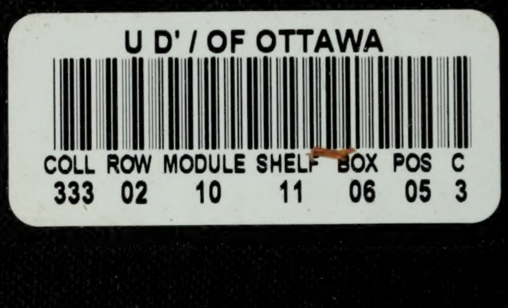
Madame de Vandeul à Diderot.............. 27
Réponse de Diderot........................ 47
Chodero de Laclos à Madame Riccoboni..... 59
Flaubert à Louis Bouilhet.................. 89
Barbey d'Aurevilly à Léon Bloy.............. 103
Marcel Proust au marquis de Saint-Loup...... 117
Anatole France à Madame Dupont-Bihan..... 151
Charles Maurras à Paul Bourget.............. 171
Deux lettres anonymes...................... 183
Quelques lettres parmesanes................... 195
Chateaubriand à Lucile.................. 199
Maurice Barrès à Bérénice................. 212
Madame de Noailles à Gabriele d'Annunzio. 218
Jean Giraudoux à Paul Morand........... 224

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer par

Plon-Nourrit et Cie,

à Paris, le 9 mai 1923.




U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 10 11 06 05 3